

choisir

revue culturelle
n° 636 – décembre 2012

**(Communautés,
une voie pour l'Église**



L'espérance

*(...) L'espérance ne peut être
qu'un nouveau-né couché
dans la pauvreté et la paille d'une étable.
L'espérance ne peut qu'être humble,
elle ne conquiert jamais, elle ne domine jamais.
Elle n'est jamais une idée vague ou abstraite,
elle est toujours un geste fraternel et concret.*

*L'espérance nous devance toujours,
c'est toujours elle qui est en avance sur nous.
Elle ne peut être enfermée, elle est toujours plus loin,
toujours au-delà, puisque l'espérance
c'est l'impossible soudain possible.*

*Ce n'est pas vous qui allez la faire,
c'est elle qui va vous faire,
avec ses propres mains.
Il est temps de s'y faire.*

*In « Prières glanées par Guy Gilbert »
(Fidélité)*



**L'équipe de *choisir*
vous souhaite
de chaleureuses fêtes de fin d'année
et se réjouit de vous retrouver en 2013 !**

choisir

n° 636 - décembre 2012

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG
Mobile

p. 5 : Denise Gilliard

p. 10 : Missio, Michel

p. 16 : William Alix/CIRIC

p. 27 : Pyramide distribution

p. 29 : Augustin Rebetz

p. 31 : Tate Britain (Londres)

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

	Editorial	2
Noël après l'Apocalypse !	<i>par Jean-Bernard Livio</i>	
	Spiritualité	8
Noël, les boules !	<i>par Bruno Fuglistaller</i>	
	Eglise	9
Une aubaine. Les petites communautés chrétiennes	<i>par François-Xavier Amherdt</i>	
	Eglise	12
Un exemple de communauté, la CCB de Chêne		
	Eglise	15
Humbles communautés	<i>par Albert Rouet</i>	
	Théologie	19
Croire aujourd'hui	<i>par Luc Ruedin</i>	
	Politique	23
L'Afrique et l'ami chinois	<i>par Christine von Garnier</i>	
	Chronique	25
Réapprendre à parler	<i>par Raymond Voyat</i>	
	Cinéma	27
Troubles dans le Deep South	<i>par Patrick Bittar</i>	
	Théâtre	29
Un duel infernal	<i>par Tuana Gökçim Toksöz</i>	
	Lettres	30
Baudelaire. Le poète qui croyait au diable	<i>par Gérard Joulié</i>	
	Livres ouverts	33
Charismatiques	<i>par François-Xavier Amherdt</i>	
	Livres ouverts	35
Image de l'humanitaire	<i>par Christine von Garnier</i>	
	Livres ouverts	36
Été 39	<i>par Marie-Luce Dayer</i>	
	Chronique	42
Préjugés	<i>par Gladys Théodoloz</i>	
	Table des matières 2012	44

Noël après l'Apocalypse !

Avez-vous déjà acheté votre dinde de Noël ? Non ? Alors un bon conseil : attendez encore un peu, car la fin du monde pourrait bien arriver d'ici peu ! Du moins d'après plusieurs croyances qui nous prédisent que d'ici quelques jours devrait nous tomber sur la tête toute une série de cataclysmes. En effet, voilà la fin des 5125 années du compte long des Mayas, interprétée par d'aucuns comme l'achèvement du calendrier... Selon d'autres, le 21 décembre 2012 marquera la fin du monde ou une catastrophe similaire. Autrement dit : à votre place, j'attendrais pour voir !

J'en étais là de mes réflexions, lorsque je fus happé par la devanture de fête d'un supermarché. Il y avait là, au milieu des guirlandes et des sapins faussement enneigés, une icône de la Nativité. Vous savez, une représentation de cet événement que certains célèbrent chaque 25 décembre et qui annonce une Bonne Nouvelle ? « Un enfant nous est né. » Mais faut-il vraiment s'en réjouir ? Il en naît quelques centaines de milliers chaque seconde sur notre planète, de ces enfants, et je ne suis pas certain que ce soit à chaque fois une bonne nouvelle ! Il y en a trop parmi eux qui se retrouvent dans une situation sans avenir, sans même l'assurance de pouvoir manger à leur faim. Je me suis senti d'un coup très vieux, décidé à aller m'enfermer dans « mon chez moi » pour ne pas entendre les chants faussement joyeux qui ne résonnent plus dans nos logis et n'allument plus d'étoiles dans les yeux des passants. Il fait si froid depuis qu'on a vendu Noël aux marchands, même dans nombre de nos églises.

Et voilà qu'à la une de certains de nos quotidiens de cette semaine de novembre, je lis ces lignes : « La situation de l'Eglise est dramatique, non parce que nous y sommes de moins en moins nombreux, mais parce qu'il y manque le feu. » C'est Martin Werlen qui le dit, l'abbé du couvent bénédictin d'Einsiedeln. Emboucherait-il lui aussi les trompettes qui annoncent la fin du monde ? Non, il ne fait que citer Jésus dans l'Evangile de Luc (12,49) : « Je suis venu apporter un feu sur la Terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! » Ce

même Evangile dans lequel on lit dans la nuit de Noël le message de la Bonne Nouvelle. Le ton surprend pour un homme d'Eglise, membre de la conférence épiscopale de notre pays. Il est celui de la provocation. L'auteur ne s'en cache pas et rappelle qu'il y a dans provocation le mot vocation. Son texte est un appel. Le pasteur Martin Luther King avait lancé jadis au monde entier : « I have a dream ! » L'Abbé Martin Werlen, lui, ne rêve pas : il vit, intensément. Surtout depuis qu'il s'est réveillé après des semaines de coma, dues à un grave traumatisme crânien subi en jouant au badminton. Il a pris conscience qu'il avait failli y rester ; il a dû réapprendre à parler et à lire. Le voilà à nouveau debout, prêt à lancer toutes ses forces dans un combat qu'il sait pouvoir gagner, puisque soutenu par Celui qui l'a re-suscité.

Pendant que d'autres prélats se murent dans leurs peurs et ne savent parler qu'en interdits, voilà Martin Werlen qui lance des propositions pour que l'Eglise soit à l'écoute du monde et que l'Evangile puisse naître en chacun : « On pourrait élire pour cinq ans des croyants du monde entier, femmes, hommes, jeunes et moins jeunes qui rencontreraient le pape régulièrement. Personne n'aurait alors à se faire du souci pour sa propre carrière. » Ce qu'il envisage, c'est plus qu'une simple réforme, c'est une re-naissance ! On les voit déjà, ces « cardinaux new look », partageant dans nos curies et jusqu'au Vatican leurs expériences, leurs joies et leurs peines de monsieur-et-madame-tout-le-monde, afin d'y faire entendre ce que nos prélats n'arrivent plus à percevoir : la respiration d'un Enfant qui vient de naître et demande toute notre attention. Car toutes les annonces prévisionnelles catastrophistes, tous les diktats de nos news ou les affirmations de nos certitudes ne parviendront pas à faire taire le cri de vie du nouveau-né.

Je posais l'autre jour la question à des parents lors du baptême de leur enfant : « Savez-vous ce qu'il y a de plus important à comprendre dans cet enfant que Dieu vous donne, pour l'accueillir dans votre famille comme il est accueilli aujourd'hui dans la famille de Dieu ? Cet enfant avec qui rien ne sera jamais plus comme avant, jamais plus comme vous l'avez pensé, organisé, prévu... » Il dérange ! Joyeux Noël et bonne « nouvelle » année !

Jean-Bernard Livio s.j.



Finances et Eglise

Mgr Justin Welby, 56 ans, a été nommé le 9 novembre passé primat de l'Eglise d'Angleterre. Représentant de l'aile évangélique conservatrice de l'Eglise anglicane, il est opposé au mariage gay mais favorable à l'ordination des femmes évêques. Il est aussi de ceux qui ont jugé légitime le mouvement d'occupation anticapitaliste sur le parvis de la cathédrale Saint-Paul l'hiver dernier. Diplômé de Cambridge en droit et en histoire, marié et père de cinq enfants, le nouvel archevêque de Canterbury a travaillé des années durant comme cadre pour des compagnies pétrolières. Ce qui explique sa participation actuelle à la commission du parlement britannique sur les normes bancaires. Le 25 octobre dernier, invité par le Centre catholique d'études de Genève, il a expliqué son engagement dans la réflexion économique. Extraits. (réd.)

« En tant que chrétiens, nous devons avoir le courage de nous exprimer clairement dans des domaines que les gens pensent être réservés au monde séculier. La connaissance technique est essentielle, mais l'est également notre compréhension de la valeur des êtres humains, du bien commun, de la solidarité, qui permettent de placer les secteurs dits profanes dans le contexte de l'amour et du dessein de Dieu.

En juillet 2012, le gouvernement britannique a instauré une commission du Parlement qui surveille les standards bancaires et l'éthique, la culture de la banque, pour assurer que le secteur bancaire soit un appui à l'économie plus qu'un problème. A ma grande surprise, on m'a demandé d'être l'un des membres neutres de la Chambre des

Lords, ainsi que de la commission sur les standards bancaires. Il s'agit d'un domaine très exigeant. Par exemple, on a entendu Paul Volcker, président de la Réserve fédérale américaine dans les années 1980-1990, l'un des banquiers les plus importants de ces cent dernières années, ou encore Erkki Liikanen parler des espoirs de réguler le système bancaire de la zone euro. Les audiences sont télévisées, les journalistes posent des questions.

Deux dangers me guettent : je peux m'exprimer et faire des erreurs stupides qui donneront une image un peu simplette de l'Eglise, ou je peux manquer de l'allant nécessaire pour défier les affirmations faites. L'essentiel est cependant que les gens comprennent que mon intérêt n'est pas juste un bon système bancaire, mais le développement des êtres humains au moyen des services financiers. Pour le moment, on m'a posé de bonnes questions ! L'Eglise est donc perçue comme contribuant de manière utile à ce domaine jadis considéré comme étranger à la foi ou à la croyance chrétienne.

Autre exemple : en tant qu'évêque dans le nord-est de l'Angleterre, j'ai la capacité de rassembler les gens et de m'engager dans les discussions sur le futur de cette région de grande pauvreté. Ainsi j'ai participé à la relecture de la stratégie industrielle du nord-est, en appuyant la création d'emplois et de places d'apprentissage, mais aussi en parlant ouvertement du besoin de régénération spirituelle, qui va de pair avec celle de l'économie.

Aux chrétiens de faire l'effort de rappeler que l'Eglise n'est pas là juste pour prendre de l'argent ou pour s'occuper des gens qui souffrent. Elle contribue activement au développement d'une société saine.

Mgr Justin Welby

■ Info

Europe, asile et détention

La détention pour fait d'immigration n'est la plupart du temps pas nécessaire. Les gouvernements pourraient utiliser des alternatives plus humaines et plus efficaces, affirme le Service jésuite des réfugiés (JRS) Europe, dans un document présenté en octobre et qui contient sa nouvelle politique.

Le JRS définit ces alternatives comme « toute politique, pratique ou législative, qui permet aux demandeurs d'asile et aux migrants de vivre au sein d'une communauté », dans le respect de leur droit fondamental à la liberté et au déplacement.

« La détention est une mesure anormale et exceptionnelle qui ne devrait être prise que rarement. Les gouvernements devraient partir du présupposé qu'ils peuvent gérer la situation d'un migrant vivant dans la communauté, au lieu de les enfermer, une expérience qui s'avère douloureuse pour les intéressés », explique Philip Amaral, responsable du JRS Europe pour l'Advocacy. La Belgique, par exemple, ne place plus en détention les familles de migrants sans papiers ; elle les met dans des logements communautaires où elles restent regroupées et préservent leur intimité, tout en recevant un soutien individualisé de l'Etat.

Pour le JRS Europe, gouvernements et ONG devraient collaborer pour mettre en place ces alternatives, tout en veillant à l'efficacité des procédures concernant les migrants. « Chacune des quatorze mesures de notre nouvelle politique est basée à la fois sur des études et sur des pratiques. Les ONG peuvent les utiliser pour développer leurs projets pilotes, leurs études et leurs re-

cherches, mais aussi pour conseiller les gouvernements », explique Ph. Amaral. (*Dispatches* n° 327)

■ Info

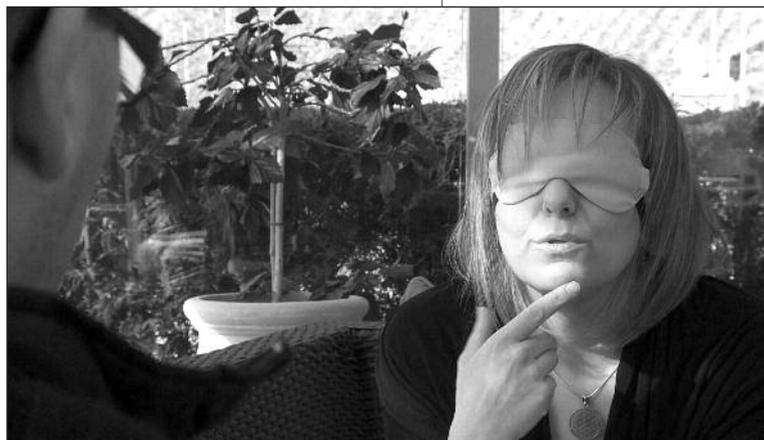
L'essor des guérisseurs

Les guérisseurs de toutes sortes et leurs patients ont augmenté considérablement ces dernières années, affirme l'ethnologue Magali Jenny, dans son deuxième livre consacré à ce phénomène.

La Fribourgeoise explique que les guérisseurs sont devenus des acteurs incontournables de la société romande et qu'ils ne constituent plus un tabou. La pratique du secret dans les cantons du Jura et de Fribourg a même fait son entrée dans le patrimoine des biens immatériels de l'Unesco, le 10 septembre dernier. La chercheuse constate également « une plus grande ouverture de la médecine classique envers cette médecine dite populaire ».

Mais Magali Jenny note aussi le développement des « guérisseurs-médiums-exorcistes » et l'augmentation significative des demandes de désenvoûtement ou d'exorcisme. Interrogé sur ce point

« *Mediums, d'un monde à l'autre* », documentaire de Denise Gilliland (2011)



par *La Liberté*, Alain Chardonens, vicaire général de l'évêché de Lausanne, Genève et Fribourg, a tiré la sonnette d'alarme : « Selon le droit canonique, personne ne peut prononcer des exorcismes sur les possédés, à moins d'avoir obtenu la permission de l'évêque. Seul un prêtre pieux, éclairé, prudent et de vie intègre peut être habilité à le faire. » (*apic/réd.*)

■ Info

Savoir lire, écouter et voir

Le deuxième Congrès international d'éthique de l'information (Pérou, 8-10 novembre 2012) s'est concentré sur la responsabilité éthique du public. Celle-ci ne peut se limiter à faire pression sur les responsables des moyens de communication en les obligeant à autoréguler les contenus. Le spectateur doit également acquérir des critères clairs, illuminés par la dignité humaine, de manière à être en mesure de lire, d'écouter et de regarder les contenus des médias. (*fides/réd.*)

■ Info

Nouvelle collection jésuite

Les éditions Lessius ont lancé cette année une nouvelle collection intitulée *Petite bibliothèque jésuite*, qui, comme son nom l'indique, publie des ouvrages de petit format, dédiés à la transmission de la tradition jésuite. L'ambition est clairement pédagogique : faire découvrir, à un large public, une sélection de thèmes reconnus comme étant spécifiques à cette tradition ou que cette tradition a permis de redécouvrir. Comme l'expliquent les directeurs de la collection Pierre Sauvage s.j., direc-

teur éditorial des éditions Lessius, et Yves Roullière, rédacteur en chef adjoint de *Christus*, la *Petite bibliothèque jésuite* comprend trois champs complémentaires : la vie spirituelle, la mission et la culture. « Le champ de la vie spirituelle donne à voir combien les jésuites ont contribué à renouveler la spiritualité durant l'ère moderne. Celui de la mission met en lumière les lieux où l'influence des jésuites a été la plus marquante. Enfin, le champ de la culture permet de traiter des sujets et des personnages, parfois controversés, en les abordant du point de vue de cet ordre religieux. »

Trois ouvrages ont été publiés cette année, quatre autres sont attendus en 2013 : *Le discernement* de Simon Decloux, Dominique Salin et Jean Charlier, *Le pape noir* de Franck Damour, *Histoire des jésuites* de John O'Malley et *Les Provinciales : actualité d'une polémique* de Paul Valadier. La suite se prépare déjà : sur la pédagogie jésuite, sur Ignace de Loyola, sur les théologiens jésuites, sur les relations entre les femmes et les jésuites, etc. « L'éventail des sujets est très large. A vrai dire, il est peu de domaines où les jésuites n'aient laissé leur empreinte spécifique », expliquent les directeurs. (*com/réd.*)

■ Info

Colonisation et esclavage au Bangladesh

Selon l'évêque de Chittagong (Bangladesh) Mgr Moses Costa, des enfants chrétiens sont enlevés et convertis à l'islam dans des *medersas* (les écoles coraniques) ou vendus comme esclaves. En particulier les enfants d'ethnie Tripura, de la zone montagneuse des Chittagong Hill Tracts (CHT).

Le processus est connu : des intermédiaires, qui se font passer pour des opérateurs d'organisations humanitaires ou d'agences de placement, se rendent dans les familles et promettent de pourvoir à l'instruction des enfants. Les parents, afin d'améliorer la condition sociale et culturelle de leurs enfants, paient jusqu'à 15 000 takha (environ 145 euros) pour les scolariser. Mais les trafiquants vendent ensuite les petits aux *medersas*, où ils sont islamisés et prennent un nouveau nom musulman. Dès lors, il devient très difficile de les retrouver. Une autre branche est celle du trafic d'êtres humains. Dans ce cas, les enfants sont vendus comme esclaves à l'étranger, souvent à des familles aisées de pays arabes ou de la péninsule arabique.

Environ 105 enfants chrétiens en fuite auraient été récupérés ces derniers mois. « La population est apeurée, explique Mgr Moses Costa. Les familles qui, après avoir été trompées, retrouvent leurs enfants, sont contraintes à fuir et à se cacher pour éviter des représailles. Nous cherchons à leur fournir refuge et assistance. Nous demandons donc une intervention décidée de la police, afin de garantir la légalité et la liberté de nos communautés. »

Des organisations radicales musulmanes, actives dans la région des CHT, accusent les missionnaires de se livrer à des conversions forcées. Alors que des colons musulmans occupent illégalement les terres des indigènes, avec la complicité des forces de police. (*fidés/réd.*)

■ Info

Brésil : désespoir des Indiens

« Nous demandons au gouvernement et à la justice fédérale de ne pas décréter un ordre d'expulsion, mais de décréter notre mort collective. Nous demandons, une fois pour toutes, de décréter notre extinction définitive et de nous envoyer des bulldozers pour creuser un grand trou afin d'y enterrer nos corps. C'est cela que nous demandons aux juges fédéraux. » Ces quelques phrases sont extraites d'une lettre ouverte qu'un groupe de 170 Indiens Guarani-Kaiowa du Brésil a adressée, le 8 octobre 2012, au Conseil indigéniste missionnaire (CIMI) de la Conférence épiscopale brésilienne. Le courrier a fait le tour des réseaux sociaux du pays.

Ces Indiens ont été sommés par la Justice fédérale de quitter les quelques centaines d'hectares de terres dans l'état du Mato Grosso do Sul, au nord-ouest du Brésil, qu'ils occupent au nom du « droit ancestral ». Ce droit est pourtant reconnu par la Constitution brésilienne de 1988.

Le service communication du CIMI précise que la détermination des Guarani-Kaiowa s'inscrit « dans un contexte de lutte pour la terre, que ce soit face aux menaces quotidiennes des *pistoleiros* engagés par les grands propriétaires terriens ou face à d'éventuelles forces de l'ordre qui seraient envoyées par la justice fédérale pour faire appliquer ces décisions ». Depuis 1991, huit territoires seulement ont été homologués et attribués à ces tribus indigènes au Brésil. Celles-ci représentent pourtant 43 000 personnes. (Jean-Claude Gérez - *apic/réd.*)

Noël, les boules !

Chaque année, c'est la même chose. Il me semble même que c'est à chaque fois un peu plus tôt... Dès la mi-octobre, on voit pointer les premiers sapins de Noël, les premières guirlandes, les premiers angelots. On n'aperçoit pas encore le Père Noël, mais on soupçonne qu'il n'est pas bien loin !

Pour ne pas sombrer dans les poncifs négatifs, je me suis demandé en quoi cette précocité pouvait être positive. Peut-être nous permettra-t-elle d'éviter le stress des jours qui précèdent Noël... Peut-être nous donnera-t-elle l'occasion d'un peu plus de lumière en ces jours qui deviennent toujours plus courts... Qui sait ? Mais j'en doute un peu.

Comment donc imaginer du positif à quelque chose qui n'est a priori que négatif ? Attention, mon idée n'est pas d'enjoliver les choses, de tomber dans le tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, mais de trouver

une façon de moins s'exaspérer. N'ayant aucune influence sur les dates de sorties des décorations de Noël, il ne nous reste plus qu'à prendre un peu de distance, c'est-à-dire à essayer de regagner un peu de notre liberté.

L'exercice est exigeant. Se préserver un espace de liberté, alors que bien des choses autour de nous sont sources d'irritation, relève de la gageure. Il ne s'agit pas de fermer les yeux, de ne plus regarder autour de nous. Du reste, ce n'est guère possible. Mais de centrer notre attention sur ce qui est positif : les remarques et les émerveillements d'enfants, le temps que prennent certaines personnes à regarder ces objets.

Mais voilà notre retournement de situation ! La sortie prématurée des boules de Noël devient une belle occasion de s'intéresser davantage aux personnes qu'aux choses. Il nous est évidemment impossible d'imposer l'esprit de Noël à notre société de consommation. Mais cet esprit n'est-il pas d'abord celui d'une attention à l'autre, aux petits, à ce qui paraît insignifiant et banal mais qui recèle en son cœur un trésor ? Si au centre de ce scintillement, un peu artificiel il est vrai, nous parvenons à développer et préserver cette attention à l'autre, l'esprit de Noël sera là et rien ne sera perdu !

Bruno Euglistaller s.j.

www.choisir.ch

Consultez notre site Internet
et retrouvez :

- nos éditoriaux
- nos recensions
- nos archives

Une aubaine

Les petites communautés chrétiennes

●●● **François-Xavier Amherdt**, Fribourg
Professeur de théologie à l'Université de Fribourg

Le 26 septembre passé, un colloque a été co-organisé à Fribourg, au seuil du mois de la Mission universelle, par Missio¹ et le Centre d'études pastorales comparées de la Faculté de théologie. Plusieurs constantes se retrouvent dans les expériences évoquées, que ce soit en Tanzanie, en Asie du Sud-Est ou en Romandie :² des personnes, pas nécessairement croyantes, se rassemblent pour écouter l'Écriture, éclairer leur existence, vivre l'amitié évangélique, mieux se connaître elles-mêmes, puis partager la prière, s'engager en faveur de la justice et annoncer la Bonne Nouvelle.

C'est par ces diverses dimensions que les petites communautés chrétiennes contribuent à déployer l'Église selon la spiritualité de communion du Concile Vatican II : une Église des pauvres et de tous, sacrement de la Parole, qui s'auto-évangélise en donnant la parole à ses membres. C'est de cette manière aussi qu'elles peuvent servir l'élan de la nouvelle évangélisation, comme le Sy-

node des évêques d'octobre dernier à Rome vient de le rappeler.

Recherche de sens

Quête d'un sens à la vie, recentrement sur la personne, recherche de relations authentiques, souci du développement intégral et durable : voilà quelques traits de notre univers postmoderne. Or la participation à une petite communauté de foi facilite cette recherche du devenir humain authentique et l'ouvre à des perspectives inédites.

D'une part, les personnes qui y prennent part apprennent à améliorer leur capacité d'accueil, d'écoute, de respect, de prise de parole, d'entraide mutuelle. Des liens de fraternité et de solidarité s'établissent entre elles. D'autre part, grâce à la rencontre avec le Christ qu'elles peuvent y faire, elles sont conduites à un approfondissement de leur humanité dans son ouverture à la transcendance et à une intégration des différentes dimensions de leur vie.

Pour ceux qui recommencent un chemin de foi, le petit groupe favorise une initiation à l'appartenance communautaire, il donne à voir une Église de proximité et d'humanisation, une Église « famille de Dieu », une Église « à la maison », une Église qui suscite des vocations et fait envie, une Église qui en-

Afrique, Asie, Amérique du Nord, Europe : les petites communautés chrétiennes fleurissent un peu partout dans l'Église catholique. Elles constituent une source de renouvellement possible, pour les diocèses suisses aussi.

- 1 • Fondation de la Conférence des évêques suisses, branche suisse des Œuvres pontificales missionnaires internationales, présentes dans plus de 120 pays.
- 2 • Contributions de William Ngowi, *Small Christian Communities*, Brigitte Fischer-Züger, *Approche pastorale intégrale d'Asie*, et de Béatrice Vaucher, *L'Évangile à la maison*, diocèse de Lausanne, Genève, Fribourg (et Neuchâtel).

église

fante chacun-e à son identité humaine et spirituelle.

Dans les petits rassemblements (comme la démarche de l'année Marc et Luc en Suisse romande), l'Évangile a toutes les chances d'être entendu à neuf comme une Bonne Nouvelle qui engendre à la vie de Dieu. C'est de cette visibilité de la Parole que l'Église, en tant que sacrement de la présence de Dieu pour le monde, a d'abord à se soucier : les petites communautés offrent à l'Église une figure appropriée à l'Évangile.

Dans les petits groupes, les membres communiquent assez facilement une expérience personnelle liée au texte des Écritures. Ils perçoivent l'actualité de cette Parole créatrice qui les met en mouvement, les bouscule et, par là même, met au monde l'Église de l'avenir. Alors l'Église s'évangélise elle-même par la circulation de la Parole au sein du peuple de Dieu, parmi celles et ceux qui, en général, n'ont jamais la parole dans la société.

C'est ainsi que les petites communautés chrétiennes participent de cette nouvelle évangélisation, déjà esquissée par le Décret sur la mission de Vatican

II (*Ad Gentes*, 1965), l'Exhortation apostolique de Paul VI « L'évangélisation dans le monde moderne » (*Evangelii nuntiandi*, 1975), puis souhaitée par Jean Paul II (*L'Église en Amérique*, 1999 ; *Pour entrer dans le nouveau millénaire*, 2001) et Benoît XVI, avec la création du Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation (2010), « nouvelle dans son ardeur, dans ses méthodes, dans son expression ».³ Les cellules ecclésiales de base sont des lieux d'évangélisation globale, car elles aident à considérer l'homme tel qu'il est, dans son intégralité, à la lumière du Christ et des trésors de la tradition, et parce qu'elles participent à la transformation de leurs membres, de l'Église et du monde.

Évangélisées, elles deviennent évangélisatrices, en dialogue avec des croyants d'autres traditions religieuses. Elles constituent de nouveaux lieux d'Église complémentaires des rassemblements dominicaux, elles encouragent le témoignage de chacun de leurs membres, les soutiennent dans leur responsabilité de baptisés et favorisent la coresponsabilité et la participation des laïcs dans l'Église. De plus, elles suscitent chez les autres un intérêt afin qu'ils deviennent à leur tour des disciples du Christ. Elles sont des laboratoires d'inculturation authentique de l'Évangile aujourd'hui, par rapport aux dangers de syncrétisme, de superstition et aux menaces des sectes qui guettent les chrétiens.

Dans ces petits rassemblements, les personnes s'initient aussi à l'intériorité, personnelle et communautaire, à la rencontre intime avec le Christ, par l'échange sur la Parole et le silence de l'oraison.

Communauté de base à Maua (Tanzanie)



3 • Jean Paul II, Discours à l'assemblée de la Conférence des évêques latino-américains, Port-au-Prince 1983.

La prière constitue le lieu « théologique » par excellence, c'est-à-dire l'espace où Dieu révèle son visage, son infinie variété de visages. Par le soutien réciproque, les membres des petits groupes ecclésiaux se ressourcent à une prière innovante et créative, qui se nourrit de l'Écriture, des événements de l'existence, du partage de vie. Une prière qui pacifie, intériorise et ouvre le cœur à la présence de Dieu. Une prière qui permet de discerner les gestes à poser, pour mettre en pratique la Parole et la foi.

Engagement social

Une autre dimension centrale que l'on retrouve au cœur des expériences présentées lors du colloque de Fribourg est celle de l'engagement social. En reliant l'Évangile avec le quotidien, en s'enracinant dans la prière, les petites communautés accompagnent leurs membres pour qu'ils deviennent un ferment dans la pâte du monde et travaillent à l'avènement du Royaume de paix, de justice et de sauvegarde de la création.

Elles appliquent la méthode de la théologie pastorale et pratique : voir et observer les conditions de vie ; juger, analyser et comprendre ce qui se passe, avec l'éclairage de la Parole et du message de la foi, mais aussi dénoncer les injustices et en rechercher les causes ; agir concrètement, en posant les gestes sociaux et politiques en faveur du respect des droits des personnes ; enfin, célébrer l'accomplissement de l'engagement et demander l'Esprit de discernement et de force.

Certaines communautés de base ont pu se perdre dans l'activisme et la lutte politisée, ce qui a amené beaucoup de gens à rejoindre les Églises évangé-

liques libres. Il y a là un apprentissage à poursuivre pour trouver le juste équilibre entre l'approfondissement de soi, la recherche du Christ et la lutte pour la justice dans le monde. Les communautés de foi doivent s'employer en priorité à faire des disciples de Jésus. La participation à la transformation du milieu en est le fruit, non la raison d'être. Cela demande que chaque communauté demeure reliée à un réseau plus vaste, qui la soutient dans sa mission.

Paroisses en réseau

En Suisse notamment, face à l'anonymat des grandes villes et à l'amenuisement des paroisses rurales, face à la taille des nouvelles Unités pastorales (UP), les petites communautés constituent l'une des voies d'avenir pour le renouveau du tissu paroissial. Elles suscitent une nouvelle manière d'être en paroisse : une communion de communautés, un réseau de petits groupes, de mouvements, d'associations, de communautés locales, dont l'équipe pastorale (EP), avec son curé, assure l'unité et la cohésion. Elles permettent ainsi de mettre en œuvre concrètement la collaboration entre laïcs et prêtres.

La conception de la paroisse en réseau permet de diversifier les lieux de rassemblement, que les gens choisissent en fonction de leurs affinités et de leurs besoins (groupes de familles ou de jeunes, partages de la Parole, rassemblements de prière, groupes de solidarité caritative...) et demande de créer des liens entre eux. Cela implique :

- que les responsables d'un diocèse et les évêques d'une conférence épiscopale appellent à la création de telles communautés, qu'ils les prennent en compte dans leurs plans de développement pastoral et que des personnes

soient nommées pour accompagner leur mise en place et leur animation et veiller à la formation des laïcs qui les conduisent ;

- que des représentants de ces communautés siègent dans les conseils paroissiaux ou conseil d'UP, et qu'elles soient en lien avec les permanents prêtres et laïcs de l'UP ;
- que dans certaines régions, une équipe de soutien s'organise pour stimuler la visibilité de ces petits rassemblements, les assister dans leur développement, les maintenir ouverts à l'accueil de nouveaux membres et les garder en communion avec l'Eglise diocésaine et universelle ;
- que l'eucharistie dominicale puisse être animée à tour de rôle par une ou plusieurs des communautés (le prêtre ou un membre de l'EP les visitent alors régulièrement) ;

- que des regroupements régionaux ou diocésains leur offrent un temps de formation et célèbrent l'unité entre elles et avec la Grande Eglise, pour éviter qu'elles ne se replient sur elles-mêmes.

Le phénomène effervescent de l'émergence des petites communautés vivantes dans l'Eglise catholique constitue une aventure spirituelle inédite. Il confère à l'ecclésiologie de communion une nouvelle dimension et renouvelle la mission. Là où de tels petits groupes apparaissent, une nouvelle manière d'être Eglise se fait jour, tissée de proximité, de créativité et de prise de responsabilités partagées entre baptisés et ministres ordonnés. Un souffle d'espérance pour l'Eglise du XXI^e siècle !

Fr.-X. A.

Un exemple de communauté, la CCB de Chêne

Il y a 40 ans, des chrétiens de Genève, emportés par le souffle de Vatican II, se lançaient dans l'aventure des communautés chrétiennes de base (CCB). La conférence de Medellin de 1968 joua un rôle majeur dans la popularisation de ces groupes religieux et autonomes, souvent associés à la théologie de la libération. Aujourd'hui, la région genevoise compte six CCB. Certains de leurs adhérents sont engagés à titre personnel dans les structures de leur Eglise (les communautés n'ayant pas de liens institutionnels avec celles-ci). Témoignages de quelques membres de la plus ancienne des CCB du canton, celle de Chêne-Bourg.

1973... Une petite équipe de couples genevois amis et leur aumônier, dynamisée par la mouvance du Concile et entraînée par la naissance de communautés de base en Amérique latine, tentent une nouvelle expérience : vivre

mensuellement, avec leurs enfants, une célébration eucharistique en partageant la Parole. Rien de révolutionnaire, mais une tentative de renouveau dans l'expression de leur foi commune. Fraternelle.

Au fil du temps, d'autres personnes, seules ou en couple, qui ont ou n'ont plus de contact avec une paroisse traditionnelle, se joignent au premier groupe. Tout ce petit monde se retrouve donc une fois par mois dans une chapelle de la cure de Chêne, qui met également des locaux à disposition pour un « buffet canadien ». Et le vin !

1977 : alors que la chapelle devient trop petite... ou le regroupement trop grand, un noyau de quelques personnes décident de créer une deuxième communauté et de passer sur l'autre rive, séparation difficile mais nécessaire. Les années passent, d'autres chrétiens se montrent intéressés, dont un couple de pasteurs désireux de vivre ce temps de réunion mensuelle.

Commence alors une longue réflexion sur le sens de notre célébration, sur notre foi commune, sur l'importance de nos engagements pour plus de justice, sur notre « credo » et parallèlement sur le souhait de nos amis pasteurs de présider le partage du Pain et de la Parole. Ainsi est née notre communauté œcuménique. Nos enfants y firent leur parcours catéchétique, puis, devenus adolescents, leur confirmation œcuménique, pour bientôt, comme la majorité des jeunes de nos Eglises, s'envoler hors de nos Institutions.

Un jour de juin prochain, nous irons marcher ensemble pour nous rappeler, lors de nos 40 ans, que nous sommes d'éternels pèlerins en route vers la Terre promise...

Yves Brun

Unie à l'Eglise

Pourquoi suis-je restée fidèle à notre communauté chrétienne de base depuis 40 ans ? Parce que j'éprouve de plus en plus le désir d'approfondir la

Parole de Dieu, de confronter mes interrogations, ma vie, à l'expérience des autres. Etre active et partie prenante lors de ces temps de partage favorise l'ouverture. L'écoute attentive de chacun-e est un enrichissement qui crée des liens solides et soude l'amitié.

Parce que la démarche œcuménique de notre communauté est une richesse qui donne à nos célébrations le dynamisme de poursuivre notre recherche d'unité. Participer ensemble au repas eucharistique nous aide à bâtir une communauté où chacun-e se sent engagé-e et responsable.

Et parce que la solidarité et l'amitié fraternelle forgées au fil des ans sont un réconfort bien réel pour celles et ceux d'entre nous qui traversent des épreuves, des deuils ou la maladie.

Pour notre couple, l'attachement à notre communauté n'a jamais été en opposition à une présence active dans notre paroisse, lieu d'insertion géographique de notre vie quotidienne. Il y a une interaction, une réciprocité féconde à donner du temps et connaître l'équipe pastorale porteuse de notre région. Certes, nous devons parfois faire des choix entre nos deux communautés... planning des agendas oblige ! Mais notre participation au Conseil de l'unité pastorale, à l'équipe liturgique, à « l'Evangile à la maison », au groupe œcuménique ou à la chorale sont autant de lieux où la relation humaine, l'approfondissement de la foi, la recherche d'unité trouvent leur ressourcement.

C'est bien grâce au souffle de Vatican II que nous avons été entraînés à poursuivre notre quête de sens, en nous inspirant de la vitalité des premières communautés chrétiennes : « Ils étaient assidus à l'enseignement des Apôtres, à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières » (Ac 2,42)

Claire-Marie Brun

Œcuménisme

« Et pourquoi ne viendrais-tu pas à la CCB ? Tu essaies et si ça te plaît, tu continues ! » Cette petite phrase tombait à pic ! Juste au moment où je me demandais comment et où j'allais pouvoir reprendre mon chemin de foi délaissé depuis quelques années déjà, puis ravivé grâce à un parcours de quatre ans à l'Atelier œcuménique de théologie (AOT). La réflexion menée dans ce cadre m'avait convaincue de la nécessité d'ajouter cette ouverture œcuménique à mes racines protestantes, tout en conservant les bases solides reçues dans l'Eglise évangélique libre de mon enfance et dans l'Eglise nationale protestante de ma jeunesse.

Membre depuis six ans maintenant de la CCB de Chêne, je peux vivre ma foi avec d'autres « chercheurs de Dieu » de confessions chrétiennes diverses. Avec eux, je peux être active dans cette quête, approfondir et partager les textes bibliques dans un esprit joyeux d'accueil mutuel, de convivialité et de soutien. Avec eux, je peux vivre, au-delà des clivages, une spiritualité pleine, respectant l'unité des chrétiens. Certes, cela me demande un engagement personnel pour les préparations des différents événements de la vie de notre communauté, ainsi que dans les responsabilités diverses à assumer. Je dois donc dégager du temps pour réfléchir, partager, échanger, accepter d'autres points de vue, d'autres analyses, accepter aussi de me confronter à d'autres sensibilités, voire même de me laisser « déplacer ». Mais en retour, quelle joie, quel réconfort et quel enrichissement partagés !

Claudine Franz

Amitiés solides

Que dire du rôle de la communauté lors de coups durs que chacun connaît une fois ou l'autre dans sa vie (deuils, séparations, chômage, etc.) ? Il est primordial. La communauté s'avère être dans ces moments-là un lieu privilégié d'expression et d'accompagnement, aussi bien matériel, affectif que spirituel. Elle l'a été pour moi, à l'occasion d'un temps d'épreuve, d'autant plus que ma famille n'était pas sur place.

C'est dans le cadre des unités de base (Udb),¹ sorte de laboratoire, de lieu expérimental où se rencontrent les richesses et les limites des uns et des autres, que se vit, plus intensément, le partage des événements qui touchent. Par moment des « discernements communs éclairent la nuit, nourrissant une liberté plus audacieuse et solidaire. En un temps où les liens traditionnels du travail et de la famille sont moins évidents, moins portés collectivement, l'amitié spirituelle s'offre comme une lampe pour nos pas. »²

Depuis plus de vingt ans que je fais partie de la CCB de Chêne, les liens tissés sont à la mesure du vécu partagé, dont certains engagements collectifs, limité dans le temps, par exemple l'accueil et le service d'un repas dominical pour des personnes marginalisées.

Jacqueline Huppi

1 • Sous-groupes des CCB, au nombre de participants plus restreint, permettant un partage de vie.

2 • Cf. **Remi de Maindreville s.j.**, « L'amitié spirituelle », in *christus*, octobre 2012, n° 236, p. 385.

Humbles communautés

●●● **Albert Rouet**, Poitiers
Archevêque émérite de Poitiers

Dans les années 90, alors qu'il était évêque de Poitiers, et afin d'assurer la présence des chrétiens dans le diocèse, Mgr Rouet initiait un nouveau système d'organisation des paroisses en milieu rural, qui s'étendit ensuite aux villes. Puis, suite à des années d'expérience concrète, il publiait en octobre 2010 un « décret paroisses » proposant une alternative sérieuse au système paroissial traditionnel : y étaient reconnues les « communautés chrétiennes locales », constituées d'une équipe de cinq responsables (femmes et hommes laïques) auxquels l'évêque conférait des « ministères reconnus », et de dix à vingt autres personnes ; un prêtre accompagnait ces petites communautés d'un secteur donné, tout en laissant à chacune le soin de se prendre en charge.

En janvier 2012, Mgr Pascal Wintzer a succédé à Mgr Rouet. Suite à des turbulences dans le diocèse, le nouvel évêque de Poitiers a adopté en septembre un nouveau décret sur la naissance des paroisses, remplaçant celui de Mgr Rouet. Il y définit l'organisation de ces structures diocésaines et le rôle que les prêtres devront y tenir. Les paroisses seront placées « sous la responsabilité d'un prêtre qui en sera constitué curé ». Il présidera un conseil pastoral et un conseil paroissial pour les affaires économiques, et représentera la paroisse, tout en veillant « à l'administration de ses biens ». La question se pose : que restera-t-il des trois-cent-dix communautés locales créées par Mgr Rouet et de cette expérience innovante ? Mais laissons la parole à Mgr Rouet. (L. Bittar)

Après avoir exposé la fécondité des petites communautés, comment elles vivent entre elles une réelle communion dont le prêtre est le serviteur,¹ la composition de ce numéro de *choisir* me demande d'en montrer les limites et les difficultés. J'accepte ce paradoxe d'avoir fondé de nombreuses communautés locales - donc de garder une

vivante confiance dans leur avenir - et d'analyser leurs fragilités.

Composées d'hommes et de femmes qui ne cherchent pas à se prendre pour extraordinaires, les petites communautés de l'Eglise connaissent les limites inhérentes à l'humanité. Aucune surprise donc. La position d'un évêque au plus près de la vie quotidienne ne cache pas les faiblesses : les nier reviendrait à stériliser l'entreprise en laissant penser à un utopique paradis. Analyser la réalité demande d'être lucide sur ses qualités et ses difficultés.

Le développement dans l'Eglise de France de communautés locales gérées par des laïcs doit beaucoup à Mgr Albert Rouet. Mais cette expérience avant-gardiste et prometteuse est aujourd'hui menacée. Nous avons demandé à son initiateur de tirer un bilan de ce vécu.

1 • Cf. sous la direction d'Albert Rouet, *Un nouveau visage d'Eglise : l'expérience des communautés locales à Poitiers*, vol. 1, Paris, Bayard 2005, 250 p.

Tout cela est évident. Cependant les épreuves ou la vitalité des communautés ne disent pas l'essentiel. Quel est-il ?

Une œuvre de conversion

Les communautés locales ne constituent pas d'abord une entreprise de reconstitution d'un nouveau quadrillage du terrain, ni la mise en place d'un fonctionnement d'Eglise mieux adapté à notre époque. Elles jouent ce rôle, mais en second. Le premier objectif s'attache à convertir les attitudes et le comportement des chrétiens, à les rendre fidèles ensemble à la Parole de Dieu.

Traditionnellement, la vie chrétienne était encadrée par un système paroissial fortement centralisé. Les relations avec la tête prévalaient sur les liens fraternels. Plus exactement encore, l'impulsion venait du pasteur plus que de la vie commune, dont l'origine se trouve dans le cœur de chaque baptisé grâce à l'Esprit qui lui communique des dons (1 Co 12,7).

Journée jubilaire du diocèse de Poitiers 2007, pique-nique avec Mgr Rouet



Certes, il existe déjà nombre de paroisses unies et vivantes. Heureusement ! Néanmoins, il reste nécessaire de manifester que chaque chrétien porte en lui-même une source qui doit s'écouler de lui. L'image se rencontre dans l'Evangile de Jean (4,14 ; 7,38). Ces « fleuves d'eau vive qui couleront de son sein » se mêlent à l'eau qui sort du côté du Crucifié. Ainsi, par le baptême, les chrétiens sont « chacun pour sa part membres les uns des autres » (Rm 12,5 ; Ep 4,25).

Cette double insistance, johannique et paulinienne, incite l'Eglise à s'organiser de manière à manifester ces qualités et à en vivre d'abord en son sein (« principalement envers nos frères dans la foi » Ga 6,10), ensuite parmi les hommes, en signe du Corps du Christ, qui est « comme le sacrement de l'union intime avec Dieu et de l'unité de l'humanité ».² Une telle perspective demande de découvrir les richesses des sacrements de l'initiation chrétienne, ainsi que la loi de charité, ce signe des disciples (Jn 13,35). Et cela, non seulement à partir des élans individuels, mais dans le cadre d'une communauté chargée de porter collectivement le rôle de vivre et de témoigner du Christ.

Que la baisse de la population rurale et du nombre de prêtres ait joué un rôle déclencheur, c'est évident. Il n'en reste pas moins que, par-delà ces circonstances, c'est un appel à se convertir qui reste prioritaire : redécouvrir l'émerveillement et la grâce d'être appelé à vivre dans le Christ, c'est-à-dire revenir au point de départ, à l'origine qui accompagne la vie de l'Eglise. Rude travail, toujours à reprendre, que cette conversion !

2 • Vatican II : Constitution sur l'Eglise, *Lumen Gentium*, 1.

Changer des habitudes

Deux types de difficultés, externe et interne, scandent la naissance et la vie des communautés. La décision de créer des communautés locales a été prise à Poitiers conjointement par tous les conseils diocésains, conseil pastoral et conseil presbytéral en tête. Mais passer à la réalisation s'est heurté en premier au manque de confiance en soi des chrétiens : « Ce n'est pas pour nous ! On ne pourra pas ! On n'est pas capable ! » Peut-être... même s'il demeure étonnant que le Peuple de Dieu se sente aussi démuné devant des responsabilités confiées aux prêtres ou à quelques personnes émérites ! D'autant plus que nous sommes loin des temps où les clercs avaient le monopole de l'instruction...

Ici surgit un piège : celui de la vie associative fondée sur la libre appartenance, avec un président et son Bureau. Or il s'agit de tout autre chose : de ce que le baptême opère en un être (« une création nouvelle » : 2 Co 5,17) et de la confiance première du Christ appelant à sa suite non pas des surhommes mais des gens ordinaires. Une communauté ne suit pas le droit associatif, elle marche à la suite du Christ et elle vit des dons de l'Esprit. Même les « plus petits » portent des fruits (Jn 15,16) qu'il ne faut pas mépriser (Mt 18,10). Les fidèles se réfugient à l'ombre du prêtre, alors que le Pasteur laisse aller ses brebis (Jn 10,9). Un temps de prière et de retraite aide à mieux situer l'objectif.

Arrivent ensuite les questions d'organisation. Elles ont leur importance : dans les changements, pour éviter les craintes et les prises de pouvoir indues, pour respecter la liberté de chacun, il importe de préciser les fonctions, leur mode d'attribution et leur durée, donc

de prévoir leur renouvellement. Ce dernier point est délicat. Une communauté habituée à vivre entre ses seuls membres peinera à trouver des responsables, car elle aura rapidement épuisé ses capacités. A l'inverse, une communauté qui accueille des gens moins insérés dans sa vie, qui fait confiance à des personnes un peu éloignées, trouvera de nouveaux acteurs grâce à une réelle capacité apostolique.

Il a fallu ensuite redéfinir la place des diacres et des religieux. Pour éviter que, selon la hiérarchie descendante, ils ne prennent la place des laïcs, il a fallu leur trouver d'autres fonctions, soit à une échelle plus large qu'une communauté, soit au service d'une charge (la foi, la prière, la charité) entre plusieurs communautés. Progressivement, des précisions ont été apportées.

Et les prêtres ? La grande majorité est volontiers entrée dans la création des communautés, mais avec l'habitude de décider seul, de tout contrôler sous un regard centralisateur. L'exercice du pouvoir était devenu une seconde nature. Eux aussi se sont convertis à être les articulations entre les communautés, à soutenir les chrétiens et à relancer l'ardeur missionnaire. Le point le plus difficile se rencontre quand des prêtres rivalisent entre eux et refusent de collaborer, pour maintenir la solitude de leurs décisions. Pouvoir et ministère sont-ils à ce point liés en tous domaines ?

La vie quotidienne

Il ne faut pas se leurrer : le soutien des communautés locales représente un labeur incessant du fait des renouvellements fréquents. La formation est indispensable, mais c'est surtout après leur prise de fonction que les responsa-

bles en perçoivent l'utilité et le contenu. Ils cernent mieux ce qui leur fait défaut. Et on assimile mieux quand on est demandeur.

Le diocèse assurait depuis longtemps les apprentissages en catéchèse et en liturgie. Mais la création de communautés a nécessité de former les personnes à l'animation d'un groupe, au travail en équipe et même à l'art d'assouplir d'inévitables conflits. Car la vie quotidienne soulève de nombreuses questions : la gestion des finances, des maladies ou des départs de responsables pour raison professionnelle... Les chrétiens étaient peu habitués à régler leurs problèmes eux-mêmes.

Un effort particulier s'est attaché à apprendre aux membres d'une communauté à se pardonner de vieilles querelles (à l'origine parfois inconnue), à dépasser des conflits face à face (puisque l'écran et la médiation du curé ne s'interposaient plus). Certes, il y a eu des situations difficiles, comme celle provoquée par un responsable de communauté trop autoritaire et incompétent. Le diocèse a tenu à ce qu'il termine son mandat de trois ans. Cette exigence a mûri la réflexion pour les votes suivants.

Cependant l'essentiel, qui s'est révélé à l'usage, touche à la formation spirituelle : comment subir l'incompréhension de sa famille ? comment porter la stérilité apparente des efforts consentis ? comment se nourrir de la Parole de Dieu ? que signifie être missionnaire ?... Autant de domaines nouveaux pour les membres des communautés, qui doivent apprendre à les gérer de manière évangélique. D'où l'organisation de sessions et de retraites. Ce travail mobilise beaucoup les énergies du diocèse.

Un autre point à rappeler sans cesse concerne la définition de la commu-

nauté, définition non pas théorique mais concrète. Une tendance spontanée consiste à assimiler la communauté aux cinq membres de l'équipe d'animation, alors que la communauté désigne l'ensemble des baptisés. De même, il importe de rappeler que celle-ci doit se mêler à toute la population et participer à sa vie associative et politique (nombre de responsables - sauf le premier, le délégué pastoral - ont été invités à s'engager dans des conseils municipaux).

Partager l'appel

Ces difficultés bien réelles ne sont pas toutes de même nature. Beaucoup d'entre elles se retrouvent ailleurs, mais la vie en communauté les fait davantage apparaître.

Il est cependant un point décisif qui fait ressortir une intuition de Vatican II : il concerne l'articulation de la communion au sein de la communauté et son ouverture missionnaire. Il ne suffit pas de tout « bien faire » entre soi, il faut le faire de manière significative aux yeux des autres. Il l'avait bien perçu, ce jeune maire d'une petite commune qui reconnaissait : « Quand je vois vivre une telle communauté, je me dis qu'il n'est pas stupide d'être chrétien. » Lui, l'incroyant, avait vu clair.

Au fond, il s'agit de travailler avec l'humanité concrète, sans la protection d'une organisation ancestrale. Ce fait même a une dimension d'Évangile. Car la clef de tout se tient dans la confiance que le Christ, en premier, accorde à ses disciples. Ils ont à partager l'appel qui les rend chrétiens. On voit ainsi que, dans son humaine réalité, le Peuple de Dieu est une très grande chose.

A. R.

Albert Rouet,
*Vous avez fait de moi
un évêque heureux,*
Paris, de l'Atelier 2011,
174 p.

Croire aujourd'hui

●●● **Luc Ruedin s.j.**, Villars-sur-Glâne
Accompagnateur des exercices spirituels

L'homme contemporain est soumis à rude épreuve. Dieu s'est absenté du monde. La perte de référence à la tradition, au progrès et l'effacement des métarécits qui donnaient le sens collectif le livrent à la solitude existentielle. La raison technicienne hypertrophiée ne répond pas à son besoin de sens. Travaillé par le doute, intimé à se situer éthiquement dans une société sans repères fixes, il est mis en demeure de justifier son existence. Face à son destin, il doit en assumer seul la charge, menacé de « la fatigue d'être soi ».¹

Le croyant n'échappe pas à cet humus culturel. Son espace de foi - rites, croyances, etc. - se vit dans une culture asséchée de représentations religieuses. Son langage religieux est perçu comme abscons et incompréhensible. L'indifférence ambiante le provoque. Le repli communautaire le guette. La culture de l'épanouissement personnel à tout prix l'influence. Dans cet univers désenchanté, provocateur de réactions contrastées - fondamentalisme religieux ou athée et mutisme de l'indifférence -, la néo-religion de l'homme contemporain est résolument individualiste. Loin des dogmes et des institutions, il cherche par la science, l'art ou la spiritualité à donner du sens à son existence.

Aujourd'hui, l'homme ne souffre pas tant de transgresser la Loi (Œdipe, péché) que d'avoir constamment à se justifier et à se créer. Ce n'est pas tant le Surmoi qui l'opprime que son idéal du Moi qui le met au défi : défi d'être lui, de se réaliser, de s'accomplir. Ainsi, pour le chrétien contemporain, le péché n'est pas tant lié à la faute morale qu'au fait de ne pas réussir sa vie. Sa blessure n'est pas de rupture relationnelle mais de besoin narcissique. S'il refuse à juste titre le légalisme ancien, il entre sans s'en rendre compte dans un autre légalisme : celui de la réussite à tout prix. Il se sent coupable de ne pas être soi !

L'homme tragique

Cet esclavage est plus féroce que l'oppression de la Loi, car l'homme devient alors son propre juge et ne peut trouver secours extérieur. Abandonné à lui-même, fragmenté par de multiples sollicitations et fatigué d'avoir à justifier son existence, il a le sentiment d'être soumis à un destin aveugle. Son angoisse n'étant pas jugulée par le désir et l'interdit structurant de la Loi, elle se révèle plus archaïque que celle de ses ancêtres.

L'homme contemporain n'est donc pas tant coupable de transgression qu'intimé à remplir coûte que coûte son vide existentiel. Il souffre plus d'une pathologie du narcissisme, de dépression et de

Intersubjective et relationnelle, l'identité chrétienne se trouve grâce aux autres et au Tout-Autre. Le sens est donné et découvert plutôt qu'inventé, et ceci non pas dans une volonté de combler le vide, mais dans une confrontation et un passage par celui-ci. L'homme crucifié en indique la voie.

1 • **Alain Ehrenberg**, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob 1998, 318 p.

manque de reconnaissance, que d'une névrose liée à un Surmoi omniprésent. Dans cet univers tragique où il doit se réaliser à tout prix, sa quête est plus celle de l'épanouissement personnel que du bonheur en société. Il cherche l'intensité émotionnelle qui lui donnera le sentiment d'exister pleinement. Ne se fiant qu'à son expérience, son refus d'une référence extérieure institutionnelle intensifie encore son angoisse de solitude. Ne pouvant correspondre à cet idéal du Moi, il se découvre blessé de ne pas être lui-même.

Il cherche alors à s'accomplir par diverses méthodes de développement personnel, repoussant toujours plus loin son exigence narcissique. Conforté par une idéologie libérale et une anthropologie rousseauiste qui croit à la perfectibilité, il est en recherche d'une intensité d'être qu'il identifie à son authenticité. Fuyant l'épreuve de la limite, de la souffrance et de la mort, il se bâtit un imaginaire dans lequel il trouve refuge. Tragique, puisqu'il ne peut compter que sur lui-même pour accéder à un bonheur qui lui est refusé, il est tout autant blessé de ne pouvoir correspondre à son image idéale, que par les inévitables blessures que la vie lui impose.

Fuite dans l'indifférence

Dans ce monde désenchanté et chaotique, l'homme peut désinvestir la quête de sens. Par désespoir de devoir assumer le tragique de son existence, il peut se réfugier dans l'indifférence. Celle-ci anesthésie le devoir d'être soi et l'angoisse d'exister, et désamorce l'exigence d'avoir à se créer son propre espace de croyance.

Echouant à élaborer psychiquement le deuil de l'absence culturelle de Dieu, l'indifférent, face aux épreuves du réel

qui le rattrape, peut soit subir passivement son destin soit se lancer dans la recherche d'un sens à tout prix. Il peut aussi se rendre radicalement indifférent à la vie en adoucissant sa beauté cruelle : « Un peu de poison par-ci par-là : cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison pour finir : cela donne une mort agréable ! »²

A l'image du dernier homme, notre culture contemporaine ne sait plus penser positivement la négativité (limites, mort) de l'existence. Elle anesthésie la dureté du réel. Le chrétien, lui, est invité à faire place au non-sens de l'existence : il le nomme *mal* et *péché*. Pour lui, le vrai soi se découvre dans un processus de vie qui ne fait pas fi de l'épreuve du réel. Il est cette forme dynamique qui cherche son existence entre quête du sens et orientation de soi par l'appel d'un Autre.

La Croix, lieu de passage

Face à l'apathie de l'indifférent qui n'ose s'engager dans la faille du Sens et aux fondamentalistes athées ou religieux qui en bouchent l'horizon, l'attitude du croyant³ déploie une disponibilité à l'événement de la Croix. Par elle, il attend d'être transformé.

Le croyant ne nie pas ce vide ni ne le remplit. Il lui donne toute sa place puisqu'il constitue « existentiellement » sa part manquante. Entre le Jésus crucifié du Vendredi saint et le Christ ressuscité du dimanche de Pâques, il vit le Samedi saint de l'attente.

2 • Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Poche 1972, p. 27.

3 • Proche de celle de l'agnostique, à la différence qu'à la suite d'un appel, il s'engage cruciallement dans la Relation.

Jacques Arènes,

- *Croire au temps du Dieu fragile. Psychanalyse du deuil de Dieu*, Paris, Cerf 2012, 394 p.

- *La quête spirituelle hier et aujourd'hui. Un point de vue psychanalytique*, Paris, Cerf 2011, 402 p.

Ce vide par-delà la croyance est constitutif de sa foi. En cet espace d'attente, il croît vers la rencontre singulière et inattendue qui l'invitera à devenir ce qu'il est : fils et fille de Dieu. Son identité est fragile car relationnelle, mais c'est là aussi sa force. Il se distingue ainsi de l'identité molle de l'indifférent ou dure du fondamentaliste.

Dépendant d'une relation qui lui donne paradoxalement sa véritable autonomie, il advient ainsi, par un Autre, à lui-même. Fragile et incertaine car ne dépendant pas de lui, sa foi l'expose à devenir l'hôte d'un Autre qui le fait vivre. Sa spiritualité ne désinvestit ni ne clôt la complexité du réel tragique. Elle l'invite à le transformer.

La Croix du Christ, principe de réalité, conduit le chrétien au-delà du souci religieux d'être protégé et consolé. Lui donnant une voie pour assumer la violence de la souffrance et de la mort qui marquent sa vie, elle en subvertit la signification mortifère : ses épreuves ne sont plus obstacles mais lieux où la divine douceur investit, au creux de l'abîme, toute son humanité.

Clef de son existence, la Croix donne au croyant de vivre, dans la foi, son existence mortelle. Elle condense son unicité et le libère de la peur de mourir. Pourquoi ? Car sur la Croix, le Christ est le symbole du narcissisme transformé. Il réalise ce qu'il signifie ! Tenant son existence du Père, il renonce à l'autarcie à laquelle l'invite l'idéal du moi. Accédant par l'Esprit saint à lui-même dans la relation au Père, il défait du même coup les images d'un Dieu solitaire, sacré et tout-puissant. Il invalide aussi la représentation d'un Dieu explicatif et « rétributif ».

Loin d'être doloriste, la Croix permet donc au contraire d'affronter activement les crises. Médiation du passage de la mort à la Vie, elle est outil d'un vrai dé-

veloppement personnel : elle permet de traverser le non-sens par un surcroît de sens offert et reçu. Opportunité spirituelle, elle ne permet ni d'expliquer ni de comprendre, mais elle ouvre un espace relationnel où il devient possible d'affronter les épreuves et d'élaborer le deuil. Loin de la toute maîtrise du Moi idéal, elle consent à un non-savoir, à un abandon qui donne accès à la grâce d'un pardon possible. Invitant à adopter un autre regard, celui du Christ, elle donne d'assumer les contradictions et les impasses de la crise. Paradoxe dynamique, puisque la vie et la mort sont en même temps et sous un même rapport en tension, au profit de la Vie. La Croix est le lieu d'une transformation, d'un basculement psychique qui trouve sa source au fond de l'âme.

L'expérience que fait l'homme de ce passage apaise l'angoisse de la mort par une surabondance de Vie. Par cette conversion, une nouvelle naissance devient possible.

Le converti

Retourné intérieurement et décentré de lui-même par une charge émotionnelle empreinte de paix et de joie qui transfigure la violence, le converti est éveillé par cette interpellation. Il vit ce retournement à la fois comme un arrachement douloureux à lui-même et un consentement lui procurant paix et joie. Il passe alors d'une vie qui lui semblait absurde ou insignifiante à une existence pleine de sens.

Ce retournement peut signifier un changement radical de vie ou un rehaussement qualitatif de l'existence. Rendu disponible par cet Appel qui le constitue essentiellement, il est devenu capable de l'entendre. Il y a désormais pour lui un *avant* et un *après*.

Toute conversion, qu'elle surgisse par une révolution ou se déroule dans un processus de maturation, présuppose ce choc initial. Son objet peut être religieux (conversion à l'islam, au bouddhisme...) ou non (à l'écologie, au tiers-monde...).

Ce choc est une condition nécessaire mais non suffisante pour qualifier ce que vit le chrétien. Celui-ci décèle à l'origine de ce mouvement de conversion la présence de l'Esprit du Crucifié. Cette présence lui permet d'identifier d'où vient sa conversion et va baliser son cheminement. En effet, ce changement radical de pensée et d'agir (*metanoia*), ce retour à l'Origine (*epistrophé*) est décision pour Jésus-Christ. Le converti vit un renversement des valeurs qui trouve sa source en l'amour gratuit de Jésus crucifié et ressuscité et qui lui donne de renoncer à la perfection imaginaire que lui imposait son idéal du moi.

Ce n'est donc pas par ses propres forces, par des techniques de méditation ou par des connaissances reçues d'un maître ou d'un initié que le chrétien trouve Dieu. Il se « retourne » vers Jésus car il a été « retourné » par lui. S'il adopte des comportements nouveaux, ses mœurs expriment toujours une référence permanente à Jésus mort et ressuscité qui lui donne son Esprit : « Aimez-vous les uns les autres » *mais* « comme mon Père vous a aimés », « Je vous donne ma Paix » mais « pas comme le monde la donne », « Soyez un » mais « comme mon Père et moi nous sommes un ».

Pour le converti chrétien, Jésus est le moyen, l'origine et la fin (« Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ») qui le renvoie, dans la logique de l'Incarnation, aux autres, aux tâches de la vie terrestre. Cette dimension horizontale du service des frères se réalise dans une communauté, l'Eglise, qui est la matrice où la

conversion première prend forme. Par l'écoute de la Parole, la célébration des sacrements, la participation à la vie communautaire, il devient membre du Peuple de Dieu, du corps du Christ et temple de l'Esprit.

L'accueil

En spiritualité chrétienne, la question fondamentale n'est donc pas celle de l'accomplissement de soi, mais bien de la déprise de soi et de l'accueil. Car le fondement du « je suis » n'est autre que l'amour dont Dieu aime l'homme et qui est sa véritable demeure. Par-delà l'homme coupable ou l'homme tragique et blessé, le chrétien est avant tout un homme transformé par la découverte de l'amour tout-puissant de Dieu, qui le rend libre de lui-même et apte à accéder à son unicité.

« Dieu s'efface en renonçant à être tout. Ce renoncement est son être même, nullement un épisode. C'est la toute-puissance d'un absolu renoncement à soi, lequel constitue Dieu en son être trinitaire - chaque Personne n'étant soi que par et pour les autres -, qui est créatrice de libertés. A la faveur de cette humilité, des créatures peuvent être en elles-mêmes et par elles-mêmes. En rigueur de terme, Dieu les donne à elles-mêmes. C'est dire qu'il se livre à fond en les voulant autres, non prolongement de soi. »⁴

L. R.

4 • François Varillon, *L'humilité de Dieu*, Paris, Centurion 1974, 162 p.

L'Afrique et l'ami chinois

●●● **Christine von Garnier**, Lausanne
Sociologue, journaliste,

Antenne suisse du Réseau Foi et Justice Afrique-Europe

La position du continent africain envers la Chine a été résumée par le président sud-africain Jacob Zuma lors du récent Forum de coopération Chine-Afrique (juillet 2012, Pékin). Il a mis en garde contre la persistance d'une relation commerciale déséquilibrée, dans laquelle l'Afrique fournirait les matières premières (pétrole, uranium, fer, cuivre, coltan, etc.) et les Chinois ce qu'ils décideraient d'investir et où : « Ce modèle de commerce n'est pas viable à long terme. L'expérience passée de l'Afrique avec l'Europe appelle à la prudence avant d'engager de nouveaux partenariats économiques. »

Une expérience coloniale encore d'actualité, avec les institutions financières internationales et les Accords de partenariats économiques (APE). Ceux-ci sont en partie bloqués par les Africains face aux exigences de Bruxelles et parfois à sa mauvaise foi (l'Europe envoie des biens subventionnés qui torpillent la production locale, surtout agricole). Les Etats-Unis, qui subventionnent fortement leur coton, faisant perdre ainsi des millions de dollars aux producteurs africains, ne sont pas en reste.

Mais alors que les puissances occidentales s'irritent et piétinent, la Chine, elle, renforce massivement sa présence économique sur le continent africain. L'Empire du Milieu a stupéfié les Européens en annonçant, lors du Forum de

cet été, le doublement du montant de ses prêts et investissements par rapport à 2009 : 20 milliards de dollars pour les trois prochaines années ! Le président chinois Hu Jintao a souligné que ces prêts et investissements serviront à la formation professionnelle, au développement de l'agriculture, de l'industrie et des infrastructures : « La Chine soutient de tout cœur et avec sincérité la voie de développement choisie par le peuple africain ; la Chine est un ami et un frère de l'Afrique. »

Selon le ministre chinois du Commerce, les échanges ont atteint le montant de 166 milliards de dollars, une hausse de 83 % par rapport à 2009. Durant les dix dernières années, les exportations africaines vers la Chine seraient passées de 5,6 milliards à 93,2 milliards de dollars. A titre de possible comparaison, l'UE a exporté en 2007 dans les pays ACP (Afrique, Caraïbes, Pacifique) pour 39 milliards d'euros et a importé pour 40 milliards euros des ACP. D'autre part, les investissements directs chinois en Afrique ont progressé de 60 %, pour atteindre 14,7 milliards de dollars à la fin 2011, et plus de 2000 entreprises chinoises sont présentes en Afrique.

Même les désordres géopolitiques dans certains pays ne sont pas un frein à l'implantation chinoise. Au contraire. Si officiellement la Chine montre une

En matière de colonisation de l'Afrique, la Chine aujourd'hui fait « mieux » que l'Europe. Une situation plutôt bien acceptée en Afrique, même si certains revirements commencent à se faire jour.

réserve diplomatique (Soudan, Zimbabwe), cela n'empêche pas les groupes chinois de s'implanter là où les Occidentaux se retirent.

Colonisation chinoise

Pour les pays africains, les relations commerciales avec Pékin ouvrent donc de nouveaux horizons de développement. Mais pourquoi l'ami chinois est-il si généreux ? C'est que l'Afrique détient des ressources naturelles qui permettent à l'industrie chinoise de se développer rapidement et de combler ses énormes besoins. Le continent représente en sus un marché d'un milliard de consommateurs attirés par des produits meilleur marché que ceux des Européens. Il y a donc indubitablement des côtés positifs pour le continent africain, comme le souligne le secrétaire général de l'ONU Ban Ki-moon et même le FMI.

Mais des zones d'ombres à cette colonisation économique ultralibérale et démographique sont vite apparues. Colonisation, un mot que la Chine ne veut pas reconnaître... et pourtant ! Pékin utilise des méthodes probablement pratiquées en Chine, mais qui heurtent des populations africaines souvent conscientes de leurs droits et défendues par des ONG (interdites en Chine) : conditions sociales et environnementales déplorables, concurrence déloyale, ignorance des lois locales, importation massive de ses propres ouvriers... sans mentionner la corruption dans les affaires comme partout d'ailleurs.

Si les gouvernements ferment les yeux, c'est parce que le chômage diminue ; mais des populations locales se révoltent. En Zambie, à Sinazongwe, un responsable chinois de la mine de

Collum Coal a été tué le 5 août dernier par des mineurs car leur salaire minimum n'avait toujours pas été fixé. En 2010, deux responsables de cette même mine avaient tiré sur des manifestants. En Namibie, un syndicat a dénoncé une concurrence déloyale et l'ONG Swakopmatters tente de défendre désespérément, à renfort d'experts, les dégâts que causeraient plusieurs mines d'uranium étrangères sur la faune et la flore maritime et du désert. En Afrique du Sud, les puissants syndicats sont aussi montés au créneau pour défendre leur droit du travail. Ailleurs, des Chinois ont été pris en otage.

Pékin, qui n'aime pas du tout les critiques des journalistes, riposte en contribuant à la formation de journalistes gouvernementaux africains, qui doivent couvrir d'une « manière positive » les activités des Chinois en Afrique. L'agence de presse chinoise *Xinhua* possède déjà plus de vingt bureaux sur le continent. Et les entrepreneurs chinois présents en Afrique ont signé une « déclaration de responsabilité sociale » dans laquelle ils disent vouloir respecter les coutumes locales, accélérer les transferts de technologies, contribuer à l'impôt local et protéger l'environnement.¹ Plus largement, une vaste mutation est en cours sur le continent africain où sont aussi actifs d'autres pays : Inde, Brésil, Corée du Sud, Turquie. Les Etats-Unis comme les Israéliens sont surtout présents dans le domaine militaire. L'Egypte n'est pas en reste : le président Morsi a effectué son premier voyage à l'étranger en Chine. Lui aussi un frère...

Chr. von G.

1 • On pourrait en demander de même à des filiales locales de certaines entreprises basées en Suisse, comme Glencore ou Xstrata.

Christine von Garnier
- *L'oiseau migrateur.*
Journal Suisse-Namibie
(1986-2009), Paris,
Harmattan 2010,
170 p.

- *L'Afrique pour passion. 10 ans de plaidoyer en Suisse et ailleurs,* St-Maurice,
Saint Augustin 2010,
222 p.

Réapprendre à parler

●●● **Raymond Voyat**, Paris
Formateur vocal, traducteur

Il y a de nombreuses années, je mettais au point avec une pianiste chinoise des mélodies dans un studio de Singapour. Tout se passait normalement, sauf que mon amie Hooi Lean arrivait au terme d'une grossesse qui nous obligeait à tenir compte de sa fatigue. Je lui avais donc proposé de se reposer en intercalant des pauses. Mais après quelques interruptions, elle me supplia : « Continuons, il se fâche et me donne des coups de pied dès que nous nous arrêtons. »

Presque une année plus tard, j'ai revu le couple : le bout d'homme était vif, mais ne souriait jamais et paraissait naturellement mélancolique. Je lui fis un guili-guili. Et voilà qu'il émit un petit rire grêle que je n'oublierai jamais. Il avait reconnu la voix qui le réjouissait dans le ventre de sa mère. Le professeur René Zazzo de l'Ecole pratique des hautes études, spécialiste de l'enfance, m'avait invité à conserver précieusement cette observation, preuve de la mémoire intra-utérine d'un être en devenir.

En partageant des séances thérapeutiques avec une camarade qui s'occupait de déments séniles dans une institution du canton de Vaud, je pris conscience une nouvelle fois du pouvoir de la musique et de la voix, qui non seulement apaisent, mais souvent réaniment pour un temps les liens avec la réalité ambiante. L'intensité de cette

réceptivité dépend des circonstances du moment et rien ne permet de prévoir les réactions de chaque patient. Mais la musique et la voix ont un effet bénéfique par la profondeur de leur rayonnement.

Travailler sa voix

Je m'occupe beaucoup de formation vocale, que ce soit la voix parlée d'utilisation courante, professionnelle ou chantée. J'enseigne à en corriger les défauts et à la développer pour rendre plus efficace son message.

Dans la relation professionnelle de formateur, l'échange se situe à un niveau de maître et d'élève, et exige d'autant plus de doigté. Avant de me placer face à celui qui sollicite mon conseil, je commence par me considérer comme le premier obstacle à notre travail, car je dois éviter de faire écran en raison même de ma position, de mon objectif de travail et de ma propre voix.

Les *Fioretti* révèlent que saint François avait une tâche plus aisée parce que, baignant dans la Grâce, celle-ci lui permettait de faire l'impasse sur la raison. Et je demeure toujours ému en éprouvant l'harmonie attentive des scènes peintes par Giotto, où les créatures non seulement l'écoutent, mais semblent lui répondre.

chronique

En cette période hivernale, je me retrouve souvent en pensée à Assise, dans la magie des oliveraies argentées et la quiétude des pins. Je songe aux Fioretti qui ne cessent de me fasciner et à la Prédication de saint François aux oiseaux de Giotto. Je m'émerveille de son pouvoir de rassembler, d'être écouté et entendu. La voix du saint était inspirée et sa parole accessible à ceux qui se groupaient autour de lui, car rien ne faisait obstacle entre sa bouche et leurs oreilles et leur cœur.

Le formateur a l'avantage de l'expérience, qui le rend capable de définir ce que son vis-à-vis ne ressent souvent que confusément. Ses atouts sont à la fois d'ordre physique - qualité de son propre organe, densité, naturel - et d'ordre moral, grâce au rayonnement dû à sa sincérité et à son honnêteté. Il est investi d'un double rôle : d'une part, il doit faire l'inventaire de l'instrument vocal en face de lui, d'autre part il doit en ressentir le potentiel expressif au-delà des insuffisances momentanées.

Ceux qui viennent me voir avouent souvent que leur message ne « passe » pas et que le contact s'établit mal. Ce diagnostic personnel est sévère mais marque aussi le début d'une prise de conscience.

S'ils ne sont pas toujours faciles à rattraper, la plupart des défauts sont aisément repérables : manque de naturel, voix engorgée, déformée par des maniérismes et des remplissages sonores, ce qui distrait l'attention en faisant écran à la communication. Les conséquences physiques sont l'étroitesse, la fatigue, les bruits adventices irritants ; la voix sonne faux, elle est bridée, incapable de moduler sa couleur, son expressivité et son intensité.

Pourtant ce travail est relativement simple, parce que l'organe est capable de se régénérer dans la mesure où l'oreille est rendue attentive et critique. Le travail d'écoute et de correction doit être impitoyable car l'oreille est plutôt paresseuse. Mais voix et ouïe se complètent et font partie des dons les plus intimes de chacun. Ces réactions demeurent souvent subjectives et mesurent mal la gravité des « dérappages ».

Il n'est pas nécessaire d'être formateur de métier pour se préoccuper de sa voix et de celle des autres. Dans la vie courante, chacun devrait tenir compte

de l'autre en veillant à ne pas faire obstacle à l'échange. Tout est toujours question d'attitude dans les rencontres. On cherche trop souvent à séduire, influencer, convaincre, au lieu de se mettre d'abord à l'écoute. De plus, la voix est le révélateur le plus aigu de nos identités, puisque aucune n'est pareille. Il y a donc une originalité à respecter, à sauvegarder, en l'entretenant et en la développant par le dialogue.

Le plaisir

Parler est une nécessité que dicte la vie en communauté. Mais c'est aussi un plaisir sensuel, où tout le corps est concerné. La voix joue un rôle de médiateur des sensibilités diverses. Et ce plaisir de l'échange par le verbe - alors que le monde moderne recherche plutôt d'imposer l'acte - apaise bien des tensions qui surgissent au quotidien. Les actes perdent leur caractère concret et deviennent autant de chroniques auxquelles la voix donne une tonalité et un rythme qui permettent l'identification mutuelle.

L'immédiateté de l'expérience transmise s'abstrait grâce aux mots et chacun accomplit un travail de recomposition grâce à son propre instrument, en harmonie avec ceux qui participent à la conversation. Même éphémère, le résultat est partagé, et tant pis s'il y a quelques fausses notes, c'est la musique de l'ensemble qui compte.

R. V.

Troubles dans le Deep South

cinéma

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Chris Smith, petit dealer de 22 ans, est menacé de mort par ses fournisseurs parce qu'il s'est fait subtiliser son stock de came. Pour s'en sortir, il veut faire tuer sa mère et récupérer les 50 000 \$ de son assurance-vie. Il convainc facilement sa sœur, son père et la compagne de celui-ci d'engager Killer Joe Cooper, tueur à gages et flic de son état.

Adapté d'une pièce de théâtre, *Killer Joe* relègue certains personnages au second plan (les trafiquants, la mère) pour se concentrer sur le foyer dégénéré qui vivote dans une caravane et au sein duquel va s'introduire le tueur psychopathe. Les Smith sont des épaves, unies par des liens complètement déglingués ; on est surpris de découvrir, au début, que le buveur lymphatique de bières à qui Chris revend de l'herbe de qualité médiocre et qu'il traite comme un pote un peu demeuré est... son père (Thomas Haden Church, excellent) !

L'histoire est tirée d'un fait divers qui a eu lieu en Floride. Mais on n'est ni dans la peinture de mœurs d'une Amérique en état critique (crise économique et morale), ni vraiment dans le polar hollywoodien à héros gonflés aux hormones. *Killer Joe* est bien un film de William Friedkin, le réalisateur de chefs-d'œuvre comme *French Connection* (1971), *L'Exorciste* (1973) ou *Bug* (2006)... et c'est sa patte singulière qui rend ce film

intéressant. A 77 ans, sorti de graves problèmes de santé, Friedkin fait la démonstration de son savoir-faire de metteur en scène et insuffle à chaque scène une incroyable énergie vitale.

En témoigne l'introduction, toute de bruit et de fureur : en pleine nuit, sous une pluie torrentielle, Chris tape aux carreaux du mobile home en hurlant, autant pour réveiller ses habitants que pour engueuler le cerbère qui ne le reconnaît pas et tire sur sa chaîne en aboyant. A l'intérieur, dans une atmosphère délétère, ce qui se joue est une sorte d'enfer ordinaire aux relents incestueux. Des crucifix pendent aux cloisons, mais Dieu semble bien absent. Dottie, la petite sœur de Chris, s'est réfugiée dans une douce folie régressive, teintée d'une vague religio-

Killer Joe, de
William Friedkin

« *Killer Joe* »



sité. Toujours vierge, elle va être littéralement donnée en caution à l'ange exterminateur (Matthew McConaughey, fascinant). Celui-ci va en fait la séduire, tant son comportement contraste avec celui, déliquescant, des Smith : d'une raideur inflexible il garde ses distances, met les formes, raisonne, impose son autorité, et va finalement faire implorer le foyer dans la violence et l'obscurité. L'insistance sur ces deux registres à la fin indisposera les âmes sensibles (comme la mienne !). Mais heureusement le film ne se prend pas au sérieux : on est proche parfois de la farce grand-guignolesque à la Tarantino ou aux frères Coen. Et le regard de Friedkin sur ses personnages d'affreux minables nous les rend malgré tout sympathiques.

Encore McConaughey

On retrouve Matthew McConaughey dans *Paperboy*, de Lee Daniels. Encore une histoire de sueur, de sang et de sexe, dans la chaleur moite de la Floride, avec son lot de psychopathes et de crétins consanguins !

Comme *Killer Joe*, *Paperboy* ne s'inscrit pas vraiment dans un genre, mais navigue entre film noir, comédie trash et thriller horrifique ; toutefois, contrairement à la singularité amenée par Friedkin, celle de *Paperboy* est selon moi plutôt regrettable. Les enjeux ne sont pas clairs, le scénario (adapté d'un roman) est foutraque, le rythme traînant et l'image souvent laide (inutilement granuleuse et délavée).

Le récit, confus, peut ainsi être résumé : Ward (McConaughey), reporter au *Miami Times*, revient dans sa ville natale, accompagné de son partenaire d'écriture Yardley. Ce dernier est noir et l'on est en 1969, dans le Deep South :

cela fait quelques années qu'ont été promulguées les lois reconnaissant l'égalité des droits civiques, mais les comportements racistes sont tenaces. Venus à la demande de Charlotte (Nicole Kidman), femme un peu fêlée qui entretient une correspondance avec des détenus condamnés à mort, les deux journalistes vont enquêter sur le cas d'un chasseur d'alligators qui risque d'être exécuté sans preuves concluantes. Persuadés de tenir l'article qui relancera leur carrière, Ward et Yardley sillonnent la région marécageuse, conduits par Jack (Zack Efron), le jeune frère de Ward.

Le scénario se disperse dans plusieurs directions, mais personnellement c'est l'histoire d'amour impossible entre Jack et Charlotte (celle-ci ayant jeté son dévolu sur le *redneck* condamné) qui m'a le plus intéressé. Nicole Kidman est formidable et furieusement sexy.

Paperboy est le troisième long-métrage de Lee Daniels. Apparemment, ce réalisateur noir et homosexuel fait de ses films une vitrine de son engagement pour les causes des communautés afro-américaine et gay. Cela pourrait en partie expliquer le ratage de *Paperboy*, hué à Cannes où il était en sélection officielle.

Ce qui me frappe dans ces deux films, glauques et poisseux, c'est qu'ils donnent à voir une sexualité masculine fantasmatique, qui semble fortement marquée par un vécu pénible : d'un côté l'érosion de la puissance par la maladie et la vieillesse ; de l'autre l'inhibition et la culpabilité dues à une double exclusion sociale. Dans un cas comme dans l'autre, l'aspect provocateur du résultat, dans le paysage audiovisuel actuel de nos sociétés, relève du combat d'arrière-garde...

P. B.

Paperboy, de
Lee Daniels

Un duel infernal

Le rideau se lève sur une chambre exigüe faisant aussi office de salon. Un décor modeste, dominé par des tons de gris instaure une atmosphère « claustrophobique ». Un homme d'un certain âge, debout, en robe de chambre, fume une cigarette en se plaignant du froid ambiant. Alors qu'un autre qu'on devine être son fils dessine frénétiquement sur le sol. D'entrée, la colère du fils est palpable. A la remarque de son père, il enchaîne les reproches. Le père, lui, les esquive nonchalamment, poursuivant ses lamentations ou adressant à son fils des questions indiscrettes dans un dialogue de sourds.

Si au départ l'homme suscite la compassion par son larmoiement constant et ses élans pour regagner l'affection d'un enfant perdu depuis longtemps, la rancœur soutenue du fils laisse présager un retournement de situation.

Au fil d'une joute verbale intense, on découvre que passant une vie de servitude, manipulateur, égoïste et sexuellement débridé, cet homme pourrait avoir construit sa suprématie au sein de son foyer, condamnant sa femme à des coûts quotidiens et brimant son fils. Aujourd'hui à la retraite, il s'invite chez lui pour le vampiriser. Les questions incessantes qu'il lui pose à propos de sa petite amie suggèrent qu'il la convoite, attisant la méfiance et la rage du fils. Catalyseur d'une tension latente, la petite amie, moulée dans une robe rouge, se joint au duo. Campée avec brio par Elodie Bordas, elle conduira l'intrigue vers son dénouement, forcément tragique. Foudroyante de justesse, l'interprétation de Jean-Pierre Malo, ici dans le rôle du père, est la clé de voûte

de cette mise en scène époustouflante, signée Philippe Lüscher.

L'enfer c'est ce père abusif, dans ce huit-clos familial proposé en octobre par le Théâtre Le Poche (Genève). Coproduit avec le Théâtre de Vidy, le drame familial de plus de deux heures se laisse regarder en un battement de cils. *La Force de tuer*, pièce éponyme de l'œuvre du dramaturge suédois Lars Norén, décortique les liens viciés entre un père et un fils. Tragédie œdipienne, les personnages se dessinent à mesure que le récit avance, sans jamais basculer dans le cliché ou la caricature. Une maestria qui leur permet de se déployer dans toute leur complexité.

Aujourd'hui considéré comme le plus grand dramaturge suédois après Strindberg, Lars Norén s'est illustré dans les trames psychologiques. Une thématique familière à cet homme qui a séjourné en asile psychiatrique pour schizophrénie. *La Force de tuer*, écrite en 1978, est une de ses premières œuvres théâtrales.

Tuana Gökçim Toksöz

théâtre

La Force de tuer, de Lars Norén

Mise en scène de Philippe Lüscher, du 16 avril au 5 mai 2013, Théâtre Vidy - Lausanne

« La force de tuer »



Baudelaire

Le poète qui croyait au diable

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Traducteur et écrivain

Charles Baudelaire,
Œuvres complètes,
Paris, Robert Laffont
2011, 1024 p.

Parler de Baudelaire est aussi difficile que de parler de ce qui est primitif et original comme la poésie. Parler de la poésie, disserter sur elle, c'est déjà la domestiquer. C'est vouloir soumettre à la raison ce qui par essence lui échappe. C'est vouloir faire entrer la forêt du Mal dans la cité du Bien, cité des hommes adultes et responsables. Car la poésie au fond n'existe que pour rappeler à l'homme son origine divine et pour mettre fin au monde, et non pour le réparer, le restaurer, l'améliorer. A quoi sert un poète ? A rien. A quoi sert un dandy ? A rien. A quoi sert un enfant ? A rien, sauf pour ceux qui voient en lui l'adulte et le consommateur à venir.

Or Baudelaire est resté cet enfant qui vit dans l'extase et dans la terreur. Il est resté immortellement coupable et innocent. L'innocence et la culpabilité sont en lui inextricablement liées, comme le Diable et le Bon Dieu. L'école et la société ne lui ont pas encore appris à séparer le Bien du Mal, le Ciel de l'Enfer et Dieu du Diable, qui seront pour toujours les notes de son clavier, les noires et les blanches. Jamais il n'atteindra l'âge adulte et responsable.

Dieu, chez Baudelaire, n'a pas de contours bien définis. La raison théologique ne l'a pas encore délimité en l'identifiant au Bien. Il est à la fois tigre et agneau, bourreau et victime, pure énergie, pure poésie. Baudelaire pense,

comme d'autres, même au sein de l'Eglise, que ses voies ne sont pas les nôtres. Dieu, le Diable, la femme et le monde (vu en ennemi, comme si souvent dans les Evangiles) seront donc les principaux acteurs de son théâtre.

Un nouvel Hamlet

Tirillé autant qu'attiré par ses pôles contradictoires, ce nouvel Hamlet n'entend plus une seule voix, comme dans la pièce du dramaturge élisabéthain, celle de son père dont il doit accomplir la volonté et qu'il doit venger, mais une polyphonie de voix qui s'opposent les unes aux autres.

Celle de Dieu d'abord, dont il n'est pas toujours certain d'être le fils, adoptif ou non, et dont il est persuadé, comme je l'ai dit, que ses voies ne sont pas les nôtres ; puis celle de Satan, auquel il s'identifie souvent et à qui il va même jusqu'à adresser ses prières les plus ferventes (il s'agit là, bien sûr, principalement du Satan tel que l'a peint Milton, l'archange révolté, chassé du Ciel, et non du Prince de ce monde, inventeur du progrès et qui remplit d'âmes sa besace). Enfin, celle de la femme, déesse, muse, madone ou catin, toujours esclave, toujours maîtresse, jamais vraiment l'égale de l'homme. Il la veut essentiellement muette, en pleurs à ses genoux, comme un ange humilié

et souffrant, ou se tordant sur un lit, telle une possédée ou un serpent sur la braise.

Baudelaire voit le monde et le hait d'une haine évangélique. Il voit la France d'après la Révolution et il la méprise. Il méprise le monde utilitaire et laborieux du bourgeois. Être poète, écrire des vers, polir ses rimes ne lui plaisait d'ailleurs qu'à demi, car c'était encore travailler. Or Baudelaire est un aristocrate dans l'âme (ce qui à partir du XIX^e siècle est préférable à l'être simplement de naissance). Un aristocrate vivant dans une époque de bourgeoisie besogneuse, incrédule, matérialiste et rationaliste. Mais il ne détestait pas moins le débraillé de l'anarchie revendicatrice et révoltée qui poursuivait au fond les mêmes fins optimistes que la bourgeoisie capitaliste.

Le dandy baudelairien est l'équivalent dans sa société en décomposition de l'honnête homme de Pascal et de Descartes vivant sous un roi très chrétien. A cela près qu'il est contraint d'adopter une posture luciférienne d'opposition. Baudelaire est au monde ouvrier qu'il voit naître ce que Satan fut par rapport à la création divine.

« Je suis mon propre créateur, je suis un commencement absolu », se dira Satan. Et cette attitude plaira parfois à Baudelaire, quand il cessera de se voir comme un fils, un sujet, une créature. D'ailleurs le Satan de Milton est pour lui le type même de la beauté virile. C'est un vaincu. Et pour un homme comme Baudelaire, la défaite a plus de prix que la victoire, car la défaite et le malheur isolent et singularisent. Or Baudelaire, dans son orgueil, ne veut pas se mélanger. Il prend certes des bains de foule, comme il le dit, mais la foule est un élément impersonnel et anonyme.

Fils de famille doté d'un conseil de tutelle, sa jeune mère s'étant remariée au général Aupick (homme au demeurant parfaitement honorable au jugement de ses pairs), Baudelaire entra idéalement dans le personnage d'Hamlet. Le beau-père exerçant une autorité exécrée, il pouvait rêver son père disparu et se procurer d'imaginaires et légendaires aïeux. Et la femme, haïe et adorée à la fois, devint tout naturellement la bête luxurieuse, la courtisane, la tentatrice, la *mulier in utero* de certains Pères de l'Église latine.

La question n'est pas de savoir s'il eut tort ou raison de croire ceci ou cela. Eût-il tort, qu'il y a des erreurs qui ont plus de poids et de saveur que des vérités générales quand elles fécondent aussi bien celui qui les confesse.

« Satan, le péché et la mort », aquarelle de William Blake (1806)



Il fut donc irrémédiablement fils et poète à défaut d'être prêtre, car il faut bien remplir ses journées. Et il fit de son art un sacerdoce. Il fut l'agneau du sacrifice, un agneau de colère et de guerre et non de douceur et de conciliation. Un agneau solitaire que se disputaient deux bergers rivaux. « O Mort, / Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte ! / Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau, / Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? / Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ! » (*Les Fleurs du Mal*)

Comment ne pas penser au mot de Dostoïevski : « L'âme humaine est un champ de bataille où le Bien (Dieu) et le Mal (Satan) se livrent une lutte acharnée. » Enfer ou Ciel sont réversibles l'un dans l'autre ; Dieu et Satan sont ici les deux faces de l'Inconnu, de l'Ineffable ; et le nouveau, c'est certainement la promotion spirituelle dans l'immortalité, l'éternité. Baudelaire a donc voulu terminer *Les Fleurs du Mal* sur l'affirmation de sa double croyance dans le spirituel et dans le divin.

Hérésie

Mais cette croyance n'est que partiellement doctrine catholique ; c'est une croyance secrète dont la clé se trouve dans l'hérésie, et derrière l'hérésie, dans la tradition occulte.

S'il n'avait pas été un théologien masqué sous un poète, car au fond les images lui plaisaient plus que les idées, il eût pu être soldat ou légionnaire, car il avait le goût de l'uniforme et de la guerre. Ou aller, tel Byron, en franc-tireur se battre aux côtés d'un peuple insurgé. Mais il n'avait pas les guinées du noble lord. Il aimait les insurrections comme un enfant aime voir un incendie, comme un peintre aime à peindre

des navires en feu. Comme de Maistre, qu'il reconnaît, avec Poe, comme son maître à penser, il voyait dans la guerre un châtiment divin, et il écrivit des pages sublimes sur la peine capitale dont il avait senti toute la mystique.

Au fond, il attendait la fin du monde et l'attendait avec fureur, car la chose à laquelle il croyait le moins, c'est au néant et à l'avenir (au sens progressiste et horizontal du terme).

Vous étiez plein d'orgueil

[et de superstitions

Comme un enfant qui croit

[à des apparitions.

Au péché vous trouviez

[un ragoût délectable ;

C'est un mets préparé

[avec l'aide du Diable.

Vous aimiez les grands mots,

[les poses théâtrales.

Et les femmes chez vous

[devaient être fatales.

Le Ciel était pour vous

[un château merveilleux

Où festoient des guerriers

[engendrés par des dieux,

Un îlot fortifié sur l'océan sauvage

Que l'on gagne à la nage

[au sortir d'un naufrage.

Tout en vous par moments

[semblait cendre et déclin.

De quel étrange drame

[attendiez-vous la fin ?

Dans un rêve perdu, fruit

[de vos longs loisirs,

Est-ce Dieu ou Satan

[que vous voyiez venir ?

G. J.

Charismatiques

Critères de discernement

Depuis la « bénédiction du Père » dite de Toronto (1994),¹ le Renouveau charismatique catholique (RCC) est entré dans une nouvelle phase, dénommée *Troisième vague* ou *Mouvement de la gloire*. Elle se caractérise notamment par de grands rassemblements, souvent interconfessionnels et marqués par une grande part d'émotionnel, dont les échos sont fort contrastés : soit un enthousiasme devant les grâces reçues, soit un vif scepticisme face à certains phénomènes curieux (rires prolongés, secousses corporelles, comportements simulant des animaux, pluie de paillettes dorées, repos collectif dans l'Esprit...).

Pour exercer sa fonction de vigilance, la Conférence épiscopale française a mandaté un groupe interdisciplinaire d'experts, dont ce livre présente le résultat du travail. Les critères de discernement que l'ouvrage propose valent évidemment au-delà de l'Hexagone et concernent l'ensemble de l'évolution récente des communautés nouvelles et des groupes de prière inscrits dans la mouvance du RCC.

Dirigé par le prêtre de l'Institut de Notre-Dame de Vie, Père François-Régis Wilhélem, le livre aborde de manière à

la fois bienveillante et critique les précédents historiques de ces rassemblements (B. de Peyrou) et leur fonctionnement concret : rôles des prédicateurs et de l'animation, place de la Parole de Dieu, rapport entre l'annonce kérygmatique et les « signes » pouvant l'accompagner, interconnexions confessionnelles par-delà les frontières des Eglises (P. Chieux), place des émotions musicales et chorégraphiques entre risque de manipulation et ouverture à un authentique dialogue d'amour avec le Seigneur (P. Benoît).

Prudence et repères

Il établit un certain nombre de repères à l'égard des groupes actuels du RCC, par exemple lors de leur accueil dans les sanctuaires (B. Gournay). Les diverses contributions portent une attention particulière à l'équilibre de la foi et des pratiques, comme à l'articulation foi et raison, à la complémentarité des charismes, en particulier prophétique et pastoral, aux questions de l'« effusion de l'Esprit », du « repos dans l'Esprit » et des guérisons, à la signification de « l'expérience de Dieu », à la maturation de la foi des nouveaux convertis et à leur intégration dans l'Eglise du Christ. Pour ce faire, le groupe d'accompagnement du RCC a recouru tant à des critères bibliques - à travers la manière dont les charismes étaient vécus au service de l'unité, du bien de tous et de la charité dans les communautés pau-

Conférence des évêques de France,
Les nouveaux courants charismatiques. Approches, discernement, perspectives,
Paris, Bayard/Cerf/
Fleurus/Mame 2010,
192 p.

1 • On fixe l'origine du Renouveau charismatique aux manifestations spectaculaires, considérées comme un puissant mouvement nouveau de l'Esprit saint, qui bouleversèrent à partir de 1994 une communauté protestante évangélique de Toronto (Canada), la *Toronto Airport Christian Fellowship*. (n.d.l.r.)

liniennes (P. J.-M. Verlinde) - qu'à des repères théologiques issus de la grande tradition spirituelle, - notamment carmélitaine (Jean de la Croix et le Père Marie-Eugène de l'Enfant Jésus).

Le Père Wilhélem montre ainsi qu'il ne faut pas confondre « vie mystique » promise à tous et « expériences mystiques extraordinaires ». Dieu conduit chacun, progressivement, selon ses besoins, des phénomènes plus extérieurs et palpables vers les réalités plus intérieures, spirituelles et élevées.

Le livre se termine par une *Note pastorale* des évêques (J. Boishu, F.-X. Loizeau et G. Gaucher) concernant la préparation et l'animation des rassemblements d'évangélisation, en vue de la « pleine maturité ecclésiale » déjà requise par Jean Paul II lors du premier congrès à Rome des mouvements et communautés nouvelles, à Pentecôte 1998.

L'Eglise interpellée

Malgré les dérapages signalés et les inévitables crises de croissance traversées, les fruits portés par les courants charismatiques interpellent indéniablement l'ensemble de l'Eglise catholique. Ils incitent à :²

- faire de toutes les communautés chrétiennes des « écoles de prière », de communion vécue, de témoignage et de mission, ainsi que le souhaite la lettre apostolique de Jean Paul II, *Au début du nouveau millénaire* (2001) ;
- dans le cadre de la nouvelle évangélisation, faire place à un « christianisme de conversion » et de « première annonce », susceptible de toucher les jeunes générations ;
- redonner à la guérison physique et spirituelle son rôle dans la proclamation du salut ;
- offrir des espaces où vivre l'expérience de l'Esprit, ses dons et ses charismes, pour pouvoir ainsi répondre à la soif spirituelle de nos contemporains selon la sainteté à laquelle tous les hommes sont appelés ;
- pratiquer un œcuménisme spirituel et pragmatique par des initiatives communes d'évangélisation en une collaboration qui constitue « une épiphanie du Christ lui-même ».³

Ce livre est très accessible. Il est destiné à ceux qui s'intéressent à l'évolution du Renouveau et prônent une meilleure diffusion d'une formation spirituelle dans le cadre de la pastorale ordinaire.

François-Xavier Amherdt

Erratum

Dans « Langues et politique », (*choisir*, novembre 2012, n° 635, pp. 32-35), le nom de l'écrivaine interviewée par **Sylvain Thévoz**, a été écorché tout au long de l'article, suite à une erreur de la rédaction.

Il s'agit de Heike Fiedler et non de Heike Fielder.

- 2 • Cf. l'article bilan de **F.-R. Wilhélem**, « Quarante ans après, où en est le RCC ? ».
- 3 • Lettre encyclique de **Jean Paul II**, *Ut unum sint* (Que tous soient un), Rome, 25 mai 1995.

Image de l'humanitaire

Les acteurs humanitaires ne sont pas toujours bien perçus dans le monde car certains contestent les fondements mêmes de leurs actions et pointent les difficultés rencontrées pour accéder aux populations prises dans les zones de conflits. Dans *L'œil des autres*, l'organisation Médecins sans frontières (MSF) - trente ans d'expérience - tente de comprendre la perception de son action humanitaire.

Deux événements ont décidé MSF suisse à se lancer dans un tel projet : l'assassinat en 2004 de cinq collaborateurs en Afghanistan et un problème d'image en République démocratique du Congo, où les forces de la MONUC (Mission de l'Organisation des Nations unies en RDC) avaient peint, en 2005, leurs véhicules en blanc comme ceux de MSF, ce qui a induit en erreur les populations de la province de l'Ituri.

Pour MSF, il s'agissait de comprendre tout d'abord comment l'aide humanitaire en général (différenciée de l'aide au développement), puis plus particulièrement celle de MSF, est ressentie par les sociétés dans lesquelles elle intervient. Problème complexe à analyser : comment l'aspect médical de l'organisation est-il appréhendé ? comment se passent les relations soignants/soignés au sein des structures ? comment les patients sont perçus par les populations ? de quelles façons les principes humanitaires - indépendance, impartialité, neutralité - sont compris par les personnes avec lesquelles MSF tra-

vaille sur le terrain ? Autant de questions dont les réponses varient suivant les pays, les populations, la nature du conflit, et qui ont suscité de larges débats au sein des équipes.

Résultat, l'essai de comprendre comment les gens (patients, autorités, personnel MSF et autres acteurs institutionnels, etc.) perçoivent l'organisation MSF a finalement amené celle-ci à se définir elle-même.

La première partie du livre relate avec une grande précision cette méthodologie : les projets visités sur le terrain, les types de questionnaires, les enquêteurs - notamment les collaborations avec des universités locales passionnées par ce travail -, les groupes de discussions, les entretiens, etc.

La deuxième partie est composée d'articles écrits par des personnes extérieures à MSF, qui ont toutes une implication dans le domaine humanitaire et qui ont suivi de près ou de loin le travail de l'ONG : praticiens, doctorants, acteurs du maintien de la paix avec mission politique ou militaire, spécialistes de questions de sécurité. Une bonne représentation des diverses facettes de l'humanitaire.

Un ouvrage instructif et convainquant, qui offre quelques clés de compréhension d'enjeux cruciaux de ce monde en pleines transformations, souvent violentes.

Christine von Garnier

Sous la direction de **Caroline Abu-Sada**, *Médecins sans frontières : dans l'œil des autres. Perception de l'action humanitaire et de MSF*, Paris, Antipodes 2011, 206 p.

Été 39

Emmanuel Buenzod,
Été 39, Paris, L'Aire
bleue 2011, 128 p.

Ce livre a été publié une première fois en 1939 par la Baconnière et offert en 2011 en nouvelle édition. Des pages écrites, nous dit l'auteur, en grand désordre de l'esprit et du cœur, dans un petit chalet rustique de montagne, durant les vacances d'été, selon un rituel établi depuis des années.

Emmanuel Buenzod, éminent journaliste culturel, amateur de grande musique, pratiquant le violon et enseignant le français et le latin dans un collège vaudois, s'est isolé une nouvelle fois dans des paysages de montagne qui le touchent profondément. Il ressent cet *été 39* un malaise sourd et angoissant... Les temps sont incertains, avec des nuages noirs à l'horizon. Devant trois petites fenêtres qui ouvrent sur la vallée, il s'assied chaque matin pour écrire.

Il se souvient de son enfance et constate que ceux qui aujourd'hui mènent le monde méprisent l'homme, faisant passer l'idéologie sur le plan pratique et l'entraînant ainsi dans un engrenage néfaste. Son enfance... « Le monde était blanc, recueilli, vêtu de pur silence. (...) Alors qu'aujourd'hui le travail est devenu un maître trop puissant, réclamant trop de nous, même aux heures où nous cessons de lui appartenir. » On se croirait au XXI^e siècle ! Il se souvient de bonheurs imprévisibles, inattendus, échappant à l'attention des autres, tel cet allegro d'une sonate de Haydn s'envolant d'une fenêtre ouverte.

Dans ce village de montagne, il croise des gens qui ne se plaignent pas, qui se livrent peu. Il admire éperdument les

aurores et les soleils couchants. « Les beaux soirs purifient et offrent à l'homme l'occasion de la glorification. » Pendant que celui qui est resté à la ville ouvre son journal et embrasse d'un coup d'œil la page des dépêches, là-haut, on vit sans trop savoir, en un contact avec la nature jamais rompu. « Il y a comme un divorce entre ceux qu'il faut bien nommer les derniers primitifs et les enrégimentés de l'esprit moderne. » Et de poursuivre : « Le monde est plein d'une déroute de vaincus dont il est juste de dire qu'ils ne sont pas entièrement responsables de leur défaite car le monde enchaîne, astreint, rive l'homme à l'obligation de gagner son pain et ne lui laisse aucune chance d'exister en dehors de cette tâche. » Dans ce constat morose, triste et prémonitoire, il en appelle à la musique qui n'a que sept notes à sa disposition mais qui, grâce à elles, a su tenir tant de choses, peindre tant de scènes, décrire tant de passions, tant de rêves messagers de l'infini. Il en appelle aussi aux solitudes qui, selon lui, sont une chance que le monde a encore d'échapper à la déchéance.

Avant de quitter son refuge, il croise le facteur qui lui remet un journal sur lequel il lit : *Un pacte germano-russe*. Le livre se termine ainsi.

Des pages qui se lisent lentement, très lentement, tant l'écriture est belle et tant sont profondes les réflexions qui nous sont offertes.

Marie-Luce Dayer

■ Religions

Salomon Malka

Jésus rendu aux siens*Enquête en Terre sainte sur une énigme de vingt siècles*

Paris, Albin Michel 2012, 282 p.

Le titre du livre n'est pas anodin... et l'enquête en Terre sainte que va mener l'auteur ne l'est pas non plus. Partant de la découverte des manuscrits de la mer Morte, il va tenter de resituer Jésus dans son temps et de déterminer, autant que faire se peut, à quel groupe religieux il appartenait. Pour cela, il va questionner des philosophes, des historiens, des penseurs, des écrivains, des juristes de la Cour suprême, des chercheurs dont on connaît peu les travaux hors d'Israël. Livre passionnant, révélateur, plein de surprises.

Il semble que Jésus n'appartenait pas au groupe des Esséniens mais aurait été plus proche du courant dit hassidique, ancêtre du mouvement portant ce nom au XVIII^e siècle mais sensiblement différent. Nous apprenons aussi qu'en plein XIX^e siècle, Théodor Herzl, journaliste viennois, père du sionisme, nourrissait un rêve. Celui de convertir tous les juifs à la foi chrétienne : « Nous devons nous fondre dans le peuple chrétien pour réaliser ensemble notre vocation première. » Pour lui, ce serait la solution la plus rapide et la plus efficace au malheur de la condition juive. Revenu de ce rêve, il en réalisera un autre, « œuvrer à la restauration d'une nation et organiser le retour de son peuple sur sa terre ancestrale ».

Ou encore, qui a connaissance qu'au moment où Israël était reconnu comme nation, la Cour suprême recevait des centaines de télégrammes et des demandes bien curieuses. Autorisation de l'ouverture du dossier du procès de Jésus en vue d'une révision ? Les juges répondirent que cela ne relevait pas de leur compétence.

Notre auteur, lui, décide d'enquêter. Il se renseigne, étudie et, avec l'aide de juristes, reconstitue les éléments du procès, pour conclure que ce sont les Romains et non les Juifs qui l'ont condamné. Preuve : l'écriteau sur la croix *Jésus Roi des Juifs*. Il aurait été crucifié parce qu'il se proclamait Roi, donc dangereux pour Rome.

En Israël, les universitaires se sont beaucoup intéressés à Jésus et ont conduit de nombreuses études. L'auteur a eu la chance de les rencontrer, de les questionner, de les écouter. Chacun semble avoir une idée bien précise de ce Jésus, totalement juif, admiré de beaucoup et même aimé. Interviewé sur ce sujet, Ben Gourion pour sa part aurait répondu que ce Jésus n'était pas le Messie. Car pour lui, la seule utilité du Messie était qu'il ne vienne pas, car l'attente est plus importante que le Messie lui-même. Le peuple juif vit dans cette attente... sans cela, il n'existerait pas.

Marie-Luce Dayer

Sous la direction de

Guy Basset et Hubert Faes**Camus, la philosophie et le christianisme**

Paris, Cerf 2012, 274 p.

Cet ouvrage est la retombée d'un colloque tenu en 2010 à l'Institut catholique de Paris, à l'occasion du cinquantenaire de la mort d'Albert Camus. Ecrivain, philosophe de l'absurde, Camus fut aussi un homme sensible aux valeurs religieuses. Ce sont les diverses formes de la « religiosité » de Camus qu'explorent quinze spécialistes, théologiens, professeurs de philosophie ou de littérature.

Une première forme de religiosité, toute païenne diront certains, remonte aux origines méditerranéennes de Camus, Français d'Algérie. Ces origines renvoient tant à la Grèce qu'à saint Augustin, où la douceur sensuelle n'empêche pas le mordant, ni celui de l'absurde (le mythe de Sisyphe) ni celui des grands débats sur le sens de l'existence (d'Augustin à Pascal). On lira à ce sujet (partie I, *Héritages*), la contribution de M. Weyembergh : *Camus et le problème du sacré*.

Une seconde forme de religiosité se traduit dans les relations que Camus a entretenues avec des penseurs chrétiens, recensés dans la partie II, *Camus et les philosophes chrétiens*, ou avec de grandes figures chrétiennes. En partie III, *Camus et le christianisme*, A. Corbic relate en effet ce qui fut la relation positive de Camus à la foi selon Augustin, François d'Assise, Pascal et les chrétiens de son temps. Pages particulièrement attachantes.

Une troisième forme de religiosité est celle qui anime le Camus chanteur et penseur tragique de la révolte, ce que H. Faes met en relief dans sa contribution sur la *Critique de la religion dans la révolution*.

Une partie IV est consacrée à Camus écrivain et aux enjeux spirituels (humanistes et profondément éthiques) de la littérature camusienne.

Philibert Secretan

Abdenour Bidar

Comment sortir de la religion

Paris, La Découverte 2012, 340 p.

Les religions vont-elles mourir ? Si religion et athéisme aboutissent à une impasse, où trouver une troisième voie « ni sacrée ni profane ni religieuse ni athée » ? Abdenour Bidar, philosophe et écrivain, membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*, après avoir interpellé le monde musulman dans ses premiers livres, aborde la question du religieux dans le monde contemporain.

L'auteur, qui s'est libéré de sa religion (il était soufi), affirme que le religieux ne correspond plus à notre monde actuel et que « l'humanité est au-delà des religions ». L'homme, libéré de Dieu, va faire émerger « sa surnature créatrice ». Il en est fini de la « créature » et de la « finitude ». C'est un « saut de puissance », lié à un « saut de conscience ».

L'auteur ne laisse aucune chance aux religions ! Qu'elles aient besoin de réformes urgentes, de conversion, c'est l'évidence même. Que des hommes en sortent, dans un sursaut de conscience, cela paraît être la liberté de chacun. Abdenour Bidar reconnaît d'ailleurs que la religion est une « matrice », un « incubateur » dont il faut sortir pour renaître. Mais où ? comment ? et qui va initier l'humanité à une nouvelle forme de vie spirituelle ex-nihilo, sans fabriquer une nouvelle religion ? Chacun va-t-il partir seul dans sa recherche ? Quant à la finitude, elle semble inscrite dans nos gènes... Redonner à l'humanité la toute-puissance collée à l'image de Dieu ? Utopie ou règlement de compte ?

Ce livre fait réfléchir, pose de nombreuses questions mais ne résout rien.

Marie-Thérèse Bouchardy

Entretiens entre

Frédéric Lenoir et Marie Drucker **Dieu**

Paris, Robert Laffont 2011, 294 p.

Pour qui connaît et aime l'auteur, ce livre est un régal ; pour les autres, j'imagine que ce sera pareil. Interviewé par une journaliste de talent, Frédéric Lenoir va répondre aux questions avec franchise, humilité et tolérance. De la préhistoire au chamanisme, en passant par la naissance des déesses et des dieux, nous traversons des siècles et des siècles, nous approchant des monothéismes, des expériences multiples du divin et des quêtes d'immortalité, redécouvrant à quel point le Christ-amour habite le cœur de l'auteur.

Ce dernier s'ouvre avec simplicité, insistant encore et encore sur ce Dieu qui parle au cœur. Lorsque la journaliste, après des exposés très savants, lui pose clairement la question : « Et vous, croyez-vous en Dieu ? », il a une hésitation, ne voulant pas changer de registre, passer du savoir sur la question de Dieu, en tant que philosophe-sociologue et historien, à son intime conviction. Il craint la confusion des genres. Mais son hésitation est de courte durée.

Sa réponse est une belle confession qu'on peut relire à plusieurs reprises, tant elle est claire et tolérante pour qui ne partagerait pas sa foi. Je vous souhaite une bonne lecture et autant de plaisir que j'ai éprouvé pour ma part.

Marie-Luce Dayer

■ Philosophie

Jean-Marie Ploux,

Thierry Niquot

Jacqueline De Tourdonnet

Dieu et le malheur du monde

Paris, Atelier 2012, 144 p.

Introduisant une distinction entre le mal et le malheur, considérant que le malheur qui tombe sur un homme impuissant est premier et que le mal est un cas particulier du malheur, cet ouvrage revisite les discours sur le sujet.

Sous la forme de questions-réponses à trois voix, les auteurs questionnent la philosophie et la théologie qui traitent du mal, mais contournent le sujet du malheur. Ils les

mettent au défi de tenir compte de l'extrême misère et de l'expérience de l'injustice. Remettant en question l'idée que le péché originel est cause de toute la souffrance humaine, ils questionnent nos représentations de Dieu, notre compréhension du sacrifice du Christ et un christianisme qui se focalise sur la faute plutôt que sur la souffrance.

A la suite de Ricœur, ils insistent sur le fait que la culpabilisation est une stratégie qui enferme l'être humain en le rendant responsable du mal et que l'action est la seule réponse face au malheur. « Non seulement Jésus ne se réfère pas à une théologie qui expliquerait le malheur ou le justifierait comme conséquence du péché, châtement de Dieu, etc., mais, par ses gestes, il présente un Dieu qui est du côté des victimes et qui agit pour leur redonner la vie et l'espérance. Ces gestes ne bouleversent pas l'ordre du monde et des choses, ils ne forcent pas la foi, ils ne demandent rien, sinon de faire de même avec les autres : ce sont des "signes" qui sollicitent le libre engagement de tous pour lutter contre le malheur et le mal. »

Ainsi, le visage de Dieu révélé par Jésus-Christ est « un Dieu à l'envers » de la majorité des représentations que les êtres humains se font de Lui ! Notre souffrance ne trouve pas de réponse dans la toute-puissance de Dieu mais dans son implication dans notre histoire : l'expérience du Christ incarné qui vient porter cette souffrance avec nous. Et pour repenser la foi aujourd'hui, les auteurs ont recours à deux figures de femmes mortes à Auschwitz : Etty Hillesum et Edith Stein.

Anne Deshusses-Raemy

Mouchir Basile Aoun
Heidegger et la pensée arabe
Paris, Harmattan 2011, 148 p.

Philosophe libano-français d'obédience culturelle plurielle, l'auteur est professeur de philosophie allemande et d'herméneutique à l'Université libanaise de Beyrouth. Soucieux d'interculturalité, il porte son attention sur les rapports entre théologie et philosophie et le statut de la raison herméneutique dans l'intelligence de la diversité du phénomène religieux.

L'ouvrage est un essai de compréhension des liens possibles entre la pensée de Heidegger et la pensée arabe. Le défi lancé n'est pas simple et l'auteur en est bien conscient. Alors que la pensée de Heidegger est centrée sur la question de l'être, la pensée arabe s'oriente davantage vers l'être nommé Dieu. Assimiler l'être à Dieu fait problème dans les deux cas.

La réception de la pensée heideggerienne en milieu arabe est relativement récente et son interprétation ne rend pas toujours précisément compte du lieu du discours heideggerien. Une des raisons de la « mauvaise » réception de Heidegger en milieu arabe est certainement, selon l'auteur, la vision ontologique du penseur allemand : l'homme y est second par rapport à l'être, alors qu'en arabité il est au cœur de la réflexion et considéré dans sa relation avec la transcendance.

Mouchir Aoun nous propose, dans ce petit livre, une amorce de réflexion sur l'interculturalité. Ne serait-ce que pour cette raison, il mérite d'être lu et médité.

Jacques Schouwey

Fabrice Hadjadj
Comment parler de Dieu aujourd'hui ?
Anti-manuel d'évangélisation
Paris, Salvator 2012, 220 p.

Le cardinal Stanislas Rylko incite Fabrice Hadjadj à donner une conférence devant l'Assemblée plénière du Conseil pontifical pour les laïcs sur un sujet brûlant : « Comment parler de Dieu aujourd'hui ? » Devant la difficulté de ce propos, l'auteur aime citer Charles Journet : « On ne peut pas parler du Dieu ineffable et en même temps on ne peut pas se taire sur Lui. »

Fabrice Hadjadj insiste sur le paradigme du Dieu Créateur. Au début de la Genèse, par sa Parole, Dieu donne une suite d'impératifs, non pas moralisants mais créateurs : « Que la lumière soit !... Que la terre produise de la verdure !... » Par suite, le chrétien, animé par sa foi en l'amour de son Seigneur, serait à même d'être pour l'autre un sourcier. Il dégagerait ses aspirations les plus profondes en se faisant l'écho de la Parole du Créateur : « Qu'il soit. »

Cette disposition permet de sortir du danger d'un moralisme qui condamne. Elle aide à reconnaître ce Dieu « en qui nous avons la

vie, le mouvement et l'être », disait saint Paul. Dieu, principe de toute justice, fondement de tout amour.

Il faut oser parler du divin, mais adaptons notre langage à ceux que nous rencontrons : l'athée, l'agnostique, le nihiliste, le technocrate, le fondamentaliste ou tout simplement la personne désireuse de croire en Celui qui la tirerait du néant. L'auteur recommande de le faire avec humilité et discernement : « Tu ne prononceras pas le Nom du Seigneur en vain », est-il écrit dans l'Exode.

Cet ouvrage fourmille de tas d'idées novatrices, écrites par un philosophe qui manie avec art le paradoxe et la métaphore, comme celle du clown que serait le croyant happé par l'infinité du Créateur, tout en mesurant sa propre petitesse pour annoncer le Christ crucifié et ressuscité.

Monique Desthieux

■ Littérature

José Bergamín

Les idées lièvres

St-Sulpice-la-Pointe, Les fondateurs de briques 2012, 304 p.

José Bergamín (1895-1983) est un penseur espagnol contemporain, dramaturge, poète, ami de Unamuno et de Malraux, catholique à la langue assez libre, notamment contre les jésuites, militant républicain durant la guerre d'Espagne, réputé dans son pays pour ses chroniques taurines. « Il y a José Bergamín et il y a les autres », disait Domingo Dominguín.

Les aphorismes et réflexions rassemblés dans cet ouvrage évoquent un autre univers ; ils forment une sorte de chronique au tour incisif. « La sainteté d'un chrétien ne se nourrit pas toujours de christianisme », écrit-il en pensant à Ignace de Loyola et à saint Jean de la Croix. « Le meilleur masque, c'est le visage », ajoute-il. Mention doit être faite de la traduction, menée excellemment par l'un des meilleurs connaisseurs de la spiritualité espagnole classique, Yves Roullière.

Cet ouvrage complète avec bonheur les œuvres de Bergamín déjà traduites en français. La plume de Bergamín a quelque chose d'envoûtant. L'auteur présente sa pensée, parfois difficile, sous la forme de ta-

bleaux contrastés au rythme palpitant. *Les idées lièvres*, sans banalité aucune, provoquent la réflexion du lecteur, ce qui n'est pas un mince éloge.

Etienne Perrot

Ikeido Jun

La fusée de Shitamachi

Paris, Books Editions 2012, 476 p.

Scénario original, intrigue claire, bien montée et palpitante, style alerte basé sur les dialogues, personnages variés et cohérents. Cette plongée dans le monde sans pitié des batailles technico-commerciales est un régal. Même pour une néophyte comme moi. Et que cette guerre se déroule sur sol japonais l'est encore plus. A la lecture des premiers chapitres, l'univers trouble du *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb remonte à la mémoire. Mais mes préjugés sur la culture japonaise, qui me tiennent lieu de connaissances, en prennent rapidement pour leur grade, car ici, c'est un Japonais qui écrit. Auteur à succès au Japon, Ikeido Jun voit pour la première fois un de ses livres traduit en langue étrangère (Patrick Honnoré, pour le français). Le prix Naoki 2011 (pour jeunes auteurs prometteurs) récompense ce roman.

Le romancier réussit à tenir son lecteur en haleine, en l'embarquant, sans qu'il ne se perde, sur les chemins des moteurs à hydrogène et fusées aérospatiales, des plans financiers et rachats d'entreprises, des brevets et licences d'exploitation, des luttes juridiques et procès en contrefaçon, des rapports hiérarchiques nippons...

Didactique et amusant tout à la fois, le roman raconte le combat de Tsukuda Kôhei, brillant ingénieur, patron d'une PME fabriquant des moteurs compacts, et de son équipe contre des multinationales désireuses de le rayer du marché ou de l'avaloir. Un David passionné, idéaliste, inventif, contre des Goliath manipulateurs, sans scrupules, avides de pouvoir et d'argent. Et pour une fois les petits gagnent : pas très réaliste peut-être, mais bon pour le moral. De quoi se souvenir aussi qu'il fut une époque où les PME étaient respectées dans les pays occidentaux, car à l'origine de la recherche et du développement économique.

Lucienne Bittar

Choffat Catherine, *Devenez locavores ! Mangez bien, mangez bon, mangez local*, Genève-Bernex, Jouvence 2012, 190 p.

*****Col.**, *La fin du monde. Analyses plurielles d'un motif religieux, scientifique et culturel*, Genève, Labor et Fides 2012, 250 p. [44299]

*****Col.**, *Le radicalisme à Genève au XIX^e siècle. Un mouvement au pluriel*, Genève, Slatkine 2012, 268 p. [44302]

*****Col.**, *Le religieux entre science et cité. Penser avec Pierre Gisel*, Genève, Labor et Fides 2012, 226 p. [44303]

*****Col.**, *Spiritualité contemporaine de l'art. Approches théologique, philosophique et pratique*, Genève, Labor et Fides 2012, 326 p. [44259]

*****Col.**, *Compostelle-Cordoue. Marche et rencontre*, St-Maurice, Saint-Augustin 2012, 136 p. [44260]

*****Col.**, *Foi de cannibale ! La dévoration, entre religion et psychanalyse*, Genève, Labor et Fides 2012, 400 p. [44263]

*****Col.**, *Religieux, société civile, politique. Enjeux et débats historiques et contemporains*, Lausanne, Antipodes 2012, 330 p. [44264]

Communauté de Taizé, *Ô toi l'au-delà de tout*, Taizé, Presses de Taizé 2012, [CD]

Desmet Marc, *L'autonomie en question. Approches psychologiques et spirituelles*, Bruxelles, Lessius 2012, 208 p.

Ebeling Gerhard, *Répondre de la foi. Réflexions et dialogues*, Genève, Labor et Fides 2012, 328 p.

Etchegaray Roger, *L'Homme, à quel prix ?* Paris, La Martinière 2012, 130 p.

Gamble Harry Y., *Livres et lecteurs aux premiers temps du christianisme. Usage et production des textes chrétiens antiques*, Genève, Labor et Fides 2012, 346 p.

Houtin Albert, *Le Père Hyacinthe dans l'Eglise Romaine, 1827-1869 / Le Père Hyacinthe, réformateur catholique, 1869-1893 / Le Père Hyacinthe, prêtre solitaire, 1893-1912*, Grand-Lancy, Paroisse catholique chrétienne de Genève 2012, pp. 396 + 362 + 424. [CD]

Labande François, *Ski de randonnée. Haute-Savoie. Mont Blanc*, Genève, Olizane 2012, 352 p.

Marthaler Claude, *L'insoutenable légèreté de la bicyclette*, Genève, Olizane 2012, 190 p.

Marti Laurent, *Chercheur de fonds. Heurs et malheurs d'un rêveur éclairé*, Genève, Labor et Fides 2012, 164 p.

Martini Carlo Maria, *L'Evêque. Au jour le jour*, Bruxelles, Lessius 2012, 78 p.

Myers Paul, *Un pasteur à Compostelle. Récit et réflexions au fil d'un pèlerinage*, Genève, Labor et Fides 2012, 202 p.

Onfray Michel, *L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus*, Paris, Flammarion 2012, 596 p.

Pous Jacques, *Conversions. De Gandhi à Fanon. Un religieux face à la guerre d'Algérie*, Villeurbanne, Golias 2012, 300 p.

Prêtre Isabelle, *La vieillesse, chute ou envol ?* St-Maurice, Saint-Augustin 2012, 178 p.

Rotsaert Mark, *Les exercices spirituels. Le secret des jésuites*, Bruxelles, Lessius 2012, 96 p.

Stavo-Debaugue Joan, *Le loup dans la bergerie. Le fondamentalisme chrétien à l'assaut de l'espace public*, Genève, Labor et Fides 2012, 180 p.

Vermander Benoît, *Les jésuites et la Chine. De Matteo Ricci à nos jours*, Bruxelles, Lessius 2012, 148 p.

Ces livres peuvent être empruntés au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuse.

du lundi après-midi au vendredi matin, de 9h à 12h et de 14h à 17h

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ + 41 22 827 46 78
www.cedofor.ch

Préjugés

Retour d'Amérique. Je caresse le chat, je défais ma valise, je mets mon linge sale dans la machine, et, pendant qu'elle tourne, je range dans un armoire les quelques petits cadeaux rapportés d'outre-mer, en attendant de les distribuer à leurs destinataires. Il y a, entre autres, un pull (made in China) pour Manu, des bracelets et des stylos brillants (made in China) pour Alex qui s'est occupée du chat pendant mon absence, et deux jolies boîtes de crayons de couleur décorées du Golden Gate (made in China, évidemment) pour mes petits-fils. Quant au tee-shirt typiquement américain - mais néanmoins made in China - à l'intention de mon voisin Guy, qui s'est levé aux aurores le jour de notre départ pour nous conduire à l'aéroport, je le pose bien en évidence sur le fauteuil du hall.

Voilà. Et après m'être livrée à cette épuisante activité, je déguste un délicieux bout de pain (made in Switzerland), puis je chavire sous l'effet du décalage horaire, un truc vraiment pénible qui vous donne envie de dormir quand il est l'heure de veiller et de manger quand il est l'heure de ronfler. S'ensuit une période d'hébétéude absolue, ponctuée par la prise anarchique

de somnifères, dans le but dérisoire, et d'ailleurs raté, de recalculer la machine. Puis, au bout de trois jours, ayant enfin émergé du chaos, je commence à m'occuper de mes cadeaux. Mais impossible de retrouver le tee-shirt de Guy. Il a disparu. Je cherche partout, rien à faire. Envolé ! Ou volé ? Mais personne n'est entré chez moi depuis mon retour ! Personne. Ou alors... Soudain, ça me fait tilt : quelqu'un est entré ! Carolina ! Une mendicante rom fréquentant mon quartier. Depuis quatre ans qu'on se connaît, je lui ai donné des tas de choses. De l'argent, des habits, de la nourriture, des fournitures scolaires pour ses enfants, du travail ménager. Parfois aussi, je lui prête ma baignoire pour qu'elle prenne sa douche.

Carolina. Je m'en souviens maintenant. Le surlendemain de mon retour, je l'ai rencontrée sur le trottoir, alors que je sortais, titubante, de la Coop. Elle m'a demandé si elle pouvait venir chez moi se laver. J'ai dit oui, bien sûr. Gentiment, elle a porté mon sac à commissions jusqu'à la maison. Je lui ai fourni un linge de bain et je lui ai dit de se débrouiller, que j'allais me coucher. Puis je me suis effondrée sur le canapé. Elle a pris son bain et elle est repartie, en toute discrétion, me faisant juste un petit signe de la main.

Carolina. Mais bien sûr ! Ça ne peut être qu'elle. Elle a vu le tee-shirt, posé bien en évidence sur le fauteuil. Elle l'a piqué, sans penser aux conséquences. Carolina est bornée, elle ne pense à rien, hormis à se faire du fric. Elle est comme tous ceux de sa race. Une voleuse. Ah, elle s'est bien moquée de moi, avec ses larmoiements !

Très déçue, je décide de ne plus jamais donner un seul sou à cette bande de pillards qui nous pleurent dans le gilet pour mieux nous détrousser. Et, dans la foulée, je commence à narrer cette lamentable histoire à mon entourage, y compris à la compagne de Guy, rencontrée par hasard dans l'escalier. Mais elle m'interrompt aussitôt : « Qu'est-ce que tu racontes ? Le tee-shirt n'a pas disparu. Tu ne te souviens pas ? Tu me l'as donné quand je suis venue t'emprunter du papier ménage, juste après ton retour. Guy l'aime beaucoup, il l'a mis pour partir en voyage. »

La surprise me cloue sur place. Non, je ne me souviens de rien. Comment est-ce possible ? Deviendrais-je folle ou quoi ? A moins que les somnifères m'aient embrumé la tête ? Quoi qu'il en soit, je me sens à la fois soulagée et consternée. Je suis heureuse que Carolina soit innocente, tout en m'en vou-

lant à mort d'avoir manqué à ce point de discernement, de l'avoir ainsi condamnée sans preuves, juste à partir d'un préjugé dont je me croyais pourtant exempte, selon lequel tous les Roms sont des voleurs. Et puis quoi encore ? Moi qui me suis toujours méfiée des gens qui classent les autres à l'aide de poncifs et de clichés associés à leur origine, leur appartenance politique, leur religion ou leur physique, vais-je donc tomber à mon tour dans le même travers ? Je n'arrive pas à y croire.

Pour expier ma faute, je pars à la recherche de Carolina et je l'invite à venir prendre une douche chez moi. Puis je l'engage pour deux heures de ménage, grassement payées. Puis je lui offre deux pulls et deux tee-shirts, ainsi qu'une couverture bien chaude. Joyeux Noël, chère, chère Carolina !

Gladys Théodoloz



Afrique	
VON GARNIER Ch. • <i>L'Afrique et l'ami chinois</i>	636,23
Amériques	
BAILEY M.A. • <i>Barack Obama. Perspectives de changement</i>	634,12
BITTAR L. • <i>Chili : eldorado menacé</i>	633,24
Année Rousseau	
JOULIÉ G. • <i>Jean-Jacques, l'anti-moderne</i>	630,33
LONGET R. • <i>Rousseau et la nature</i>	630,38
PORRET M. • <i>La peine de mort. Un garde-fou du contrat social</i>	630,29
Asie	
BOISARD M.A. • <i>Syrie : un conflit vieux de cent ans</i>	634,18
VOYAT R. • <i>Epreuve ou châtement ? La désolation de Fukushima</i>	627,20
Asile	
BORY V. • <i>Asile. Eternel recommencement</i>	635,25
HAERS J. • <i>Environnement. La crise, une opportunité</i>	635,21
Bible	
COUCHOURON N. • <i>Récitatifs bibliques. L'héritage de Marcel Jousse</i>	633,24
LEFEBVRE Ph. • <i>Une histoire des corps ?</i>	631-632,31
RAMUZ J. • <i>Nouveau Testament commenté. Une interview de Daniel Marguerat</i>	635,36
TRUBLET J. • <i>Le jugement dernier. La radicalité du message</i>	635,14
VALDÉS A.Á. • <i>Premier discours de Jésus</i>	635,9
Chronique	
THÉODOLOZ GI. • <i>Histoire d'ailes</i>	625,44
• <i>La question qui tue</i>	626,44
• <i>Rêvons</i>	627,44
• <i>Paradis</i>	628,44
• <i>Miracles</i>	629,44
• <i>Sacrée bonne nouvelle</i>	630,44
• <i>Conversion</i>	631-632,52
• <i>Incongruités</i>	633,44
• <i>Signes</i>	634,44
• <i>Made in America</i>	635,44
• <i>Préjugés</i>	636,42
VOYAT R. • <i>Réapprendre à parler</i>	636,25
Cinéma	
BEDOUELLE G.-Th. • <i>Vérité des choses, vérité des êtres</i>	626,27
• <i>Mémoire et mensonge</i>	627,25
• <i>Une croisée des regards</i>	629,27
BITTAR P. • <i>Les chemins du pouvoir</i>	625,29
• <i>Blackmovie. Des films inédits à Genève</i>	626,23
• <i>Le sixième jour</i>	628,32
• <i>Au milieu des requins</i>	630,27
• <i>Un film-geste</i>	633,30
• <i>Humour, du noir au tendre</i>	634,24
• <i>Au plus près du réel</i>	635,28
• <i>Troubles dans le Deep South</i>	636,27
BOURGEOIS D. • <i>« Silence ! on rêve... »</i> Guy-Thomas Bedouelle et le cinéma	631-632,4
Danse	
BITTAR L. • <i>Danser et ouvrir son univers. Une interview de Claudia Gernsch</i>	631-632,35
Economie	
AKYUZ Y. • <i>Un mensonge. Une économie mondiale à deux vitesses</i>	633,17
VON GARNIER Ch. • <i>L'Afrique et l'ami chinois</i>	636,23
Editorial	
BITTAR L. • <i>Les frontières de l'intime !</i>	630,2
EMONET P. • <i>L'esprit à l'épreuve du corps</i>	631-632,2
HUG J. • <i>Ecône : réconciliation sans conditions ?</i>	629,2
• <i>Une promesse à tenir</i>	635,2
LIVIO J.-B. • <i>Commencement plutôt que printemps !</i>	625,2
• <i>Eglise, veux-tu te laisser ressusciter ?</i>	628,2
• <i>Noël après l'Apocalypse !</i>	636,2
LONGCHAMP A. • <i>L'espoir reste vivant</i>	627,2
• <i>La Parole est à vous</i>	634,2
PERROT E. • <i>Politique de l'autruche</i>	626,2
• <i>Des lendemains qui déchantent</i>	633,2
Eglise	
AMHERDT F.-X. • <i>Une aubaine, les petites communautés chrétiennes</i>	636,9
BRESSOUD M. • <i>Place des laïcs. Où est passé Vatican II ?</i>	630,17
CELSO DE QUEIROS A. • <i>Un temps pour l'espérance. Un nouveau Concile ?</i>	625,17
COUCHOURON N. • <i>Récitatifs bibliques. L'héritage de Marcel Jousse</i>	633,24
DÖRRIG R. • <i>Avant ou devant moi ? Le Concile</i>	628,13
DUCARROZ CL. • <i>Pour une Eglise conciliaire</i>	630,13
LEGRAIN M. • <i>Le sacrement de mariage. Quels choix ?</i>	629,11
ROUET A. • <i>Vatican II. Un esprit intemporel</i>	633,9
• <i>Humbles communautés</i>	636,15
RYAN J. • <i>La contestation, signe de vitalité</i>	633,13
WACKENHEIM M. • <i>La prière des mains</i>	633,28
Eglise en Suisse	
CBB CHÈNE • <i>Un exemple de communauté</i>	636,12
DURRER M. • <i>Pour du pain et des roses. Lettre à ma petite-fille</i>	627,9
GACHET C. • <i>Catéchèse. Pratiquer les récitatifs</i>	633,27
Environnement	
HAERS J. • <i>Environnement. La crise, une opportunité</i>	635,21
LONGET R. • <i>Rio +20, mythe et réalité</i>	633,28
Europe	
DE CHARENTENAY P. • <i>Des fondations pour l'euro</i>	633,20
Expositions	
BITTAR L. • <i>Espaces sacrés. Les tombeaux des saints en islam</i>	635,30
CORNÜ D. • <i>Dans la lumière d'Arles</i>	633,32
NEVEJAN G. • <i>Regards humanistes. Diane Arbus et Guo Fengyi</i>	626,29
• <i>Le corps à cœur ouvert</i>	631-32,44
• <i>Audaces et retours en grâce</i>	634,26
Femmes	
DURRER M. • <i>Pour du pain et des roses. Lettre à ma petite-fille</i>	627,9
HUOT J.-CL. • <i>Plus d'égalité, moins de faim. Les femmes en première ligne</i>	627,13
MITENDO H. • <i>Egalité des sexes</i>	627,35
Génie génétique	
NEIRYNCK J. • <i>Législation suisse. L'influence du créationnisme</i>	629,19
PETITE J. • <i>Diagnostic préimplantatoire</i>	629,35
ROCH PH. • <i>Génie génétique. Une méfiance rationnelle</i>	629,22
Histoire	
BOISARD M.A. • <i>Syrie : un conflit vieux de cent ans</i>	634,18
PORRET M. • <i>La peine de mort. Un garde-fou du contrat social</i>	630,29
Histoire de l'Eglise	
HUG J. • <i>La naissance du christianisme. L'exemple d'Ephèse</i>	625,13
JAKAB A. • <i>Apostolique, vraiment ? Le Concile de Jérusalem</i>	630,9
Islam	
BITTAR L. • <i>Espaces sacrés. Les tombeaux des saints en islam</i>	635,30
BOISARD M.A. • <i>Islam et citoyenneté. Le cas des chrétiens au Moyen-Orient</i>	625,24
• <i>Unité et division de l'islam</i>	628,17
Lettres	
JOULIÉ G. • <i>Les violents ravissent le ciel. Giovanni Papini</i>	626,34
• <i>René Descartes. La philosophie de l'honnête homme</i>	627,31

• *Claudel ou le tragique chrétien* 629,31
 • *Jean-Jacques, l'anti-moderne* 630,33
 • *Aristocratie et catholicisme. Evelyn Waugh* 633,34
 • *En relisant Dickens* 634,29
 • *Baudelaire. Le poète qui croyait au diable* 636,30

KLAWONN L. • *La liberté de l'homme qui prie. Essais politiques de Bernanos* 626,18

MUDRY Y. • *Tranströmer. Un univers enchanté* 626,32

THÉVOZ S. • *Philippe Rahmy. Anticorps chrétien ?* 625,34
 • *Superficies des profondeurs. Françoise Delorme* 628,34
 • *Langues et politique. Un entretien avec Heike Fiedler* 635,32

Livres ouverts

AMHERDT F.-X. • *La théologie en crise* 634,33
 • *Les charismatiques. Critères de discernement* 636,33

BOUCHARDY M.-Th. • *Ecospiritualité* 630,39
 • *De la Birmanie au Myanmar* 635,38

BRUN Y. • *Assassinats* 627,38

BUSS Th. • *Ethnocratie Israël* 628,39

CORNU D. • *Le souvenir vit et fait vivre* 628,38

DAYER M.-L. • *Le vêtement dans la Bible* 631-632,48
 • *Un réseau mondial d'amis* 633,38
 • *Été 39* 636,36

DESHUSSES-RAEMY A. • *Une sainte moderne* 626,38

HUG J. • *St Paul et la métamorphose* 625,37
 • *Prêtres diocésains* 629,36

HUOT J.-Cl. • *Théologie morale* 629,38

LONGCHAMP A. • *Carlo Maria Martini* 634,37

LONGET R. • *Rousseau et la nature* 630,38

MITENDO H. • *Egalité des sexes* 627,35

PETITE J. • *Diagnostic préimplantatoire* 629,35

RAMUZ J. • *Nouveau Testament commenté. Une interview de Daniel Marguerat* 635,36

SECRETAN Ph. • *Les Réformés en crise* 628,37

THÉVOZ S. • *Education théologique* 634,36

VOGELSANGER W. • *Journal d'une amitié* 633,39

VON GARNIER Ch. • *Image de l'humain* 636,35

Médecine

PETITE J. • *Excision et circoncision. Des amalgames trompeurs* 627,17

THÉVOZ S. • *Une thérapie d'avenir. Entretien avec A. Barreto* 629,15

Médias

BORY V. • *La confidentialité selon google* 630,21
 • *Gouvernance de l'Internet. Interview de Solange Ghernaouti-Hélie* 630,24

CORNU D. • *Solange Lusiku. Militante de l'information* 630,19

LONGCHAMP A. • *De seigneur à serviteur. Le journaliste* 626,9

Méditation

GRANDJEAN D. • *La méditation sous imagerie* 631-632,20

LAMON P.M. • *Annonciations. Les anges du renouveau* .. 629,9

LECAROS V. • *Souffrance du Christ et souvenirs de guerre* 628,9

THÉVOZ S. • *Au nom du lien* 633,41

Philosophie

LAMON P.M. • *La fin de l'ordre sacrificiel. Une nouvelle apocalypse* 626,13

SECRETAN Ph. • *Penser en chrétien et en philosophe* 634,9
 • *Juger autrui, se juger soi-même* 635,18

Politique

ASSOUAD V. • *Chrétiens d'Orient dans le « printemps arabe »* 625,21

BAILEY M.A. • *Barack Obama. Perspectives de changement* 634,12

BITTAR L. • *Chili : eldorado menacé* 633,24

BOISARD M.A. • *Islam et citoyenneté. Le cas des chrétiens au Moyen-Orient* 625,24

BORY V. • *Asile. Eternel recommencement* 635,25

DE CHARENTENAY P. • *Des fondations pour l'euro* 633,20

DE GAULEJAC V. • *Contaminée par la gestion. La politique* .. 628,25

EGGER M. • *Droit sans frontières* 628,22

MAURY PASQUIER L. • *La foi en la vie actuelle* 628,29

Portrait

BOURGEOIS D. • « *Silence ! on rêve... » Guy-Thomas Bedouelle et le cinéma* .. 631-632,4

KLAWONN L. • *La liberté de l'homme qui prie. Essais politiques de Bernanos* 626,18

LONGCHAMP A. • *Carlo Maria Martini* 634,37

Psychologie

MUDRY Y. • *Du faux soi au vrai soi. Un passage obligé* 625,9

RUEDIN L. • *Croire aujourd'hui* 636,19

THÉVOZ S. • *Une thérapie d'avenir. Entretien avec A. Barreto* 629,15

Sciences

GRANDJEAN D. • *La méditation sous imagerie* 631-632,20

NEIRYNCK J. • *Législation suisse. L'influence du créationnisme* 629,19

ROCH Ph. • *Génie génétique. Une méfiance rationnelle* 629,22

Société

BORY V. • *La confidentialité selon google* 630,21
 • *Gouvernance de l'Internet. Interview de Solange Ghernaouti-Hélie* 630,24

CORNU D. • *Solange Lusiku. Militante de l'information* 630,19

HUOT J.-Cl. • *Plus d'égalité, moins de faim. Les femmes en première ligne* 627,13

LONGCHAMP A. • *De seigneur à serviteur. Le journaliste* 626,9

PETITE J. • *Excision et circoncision. Des amalgames trompeurs* 627,17

POLETTI R. • *Vieillir dans l'espérance* 631-632,38

VOYAT R. • *Epreuve ou châtement ? La désolation de Fukushima* 627,20

Spiritualité

AFCHAIN P.R. • *La méditation zen. Un chemin spirituel* 631-632,16

BITTAR L. • *Danser et ouvrir son univers. Une interview de Claudia Gemsch* .. 631-632,35

DECORZANT A. • *Des anti-héros heureux* 625,8

FUGLISTALLER Br. • *La procrastination sans prostration* 626,8
 • *Petit exercice de lecture* 629,8
 • *Tout se transforme* 633,8
 • *Noël, les boules !* 636,8

MUDRY Y. • *Du faux soi au vrai soi. Un passage obligé* 625,9

PERROT E. • *Son meilleur ami* 628,8
 • *L'esprit du corps* 631-632,10
 • *Budget* 635,8

POLETTI R. • *Vieillir dans l'espérance* 631-632,38

RUEDIN L. • *Etre délié pour se relier* 627,8
 • *Vous avez dit conversion ?* 630,8
 • *Se recueillir : un apprentissage* 631-632,11
 • *De la conversation spirituelle* 634,8

SIMONIN A. • *L'eau du puits* 633,7

Théâtre

BORY V. • *Philosophie du quotidien* 625,31
 • *La vie brute et l'aspiration au spirituel* .. 627,27
 • *Les affres du mensonge* 629,29

GÖKÇİM TOKSÖZ T. • *Un duel infernal* 636,29

Théologie

AMHERDT F.-X. • *La théologie en crise* 634,33

HUOT J.-Cl. • *Théologie morale* 629,38

RUEDIN L. • *Croire aujourd'hui* 636,19

THÉVOZ S. • *Education théologique* 634,36

Vatican II

BRESSOUD M. • *Place des laïcs. Où est passé Vatican II ?* 630,17

CELSDO DE QUEIROZ A. • *Un temps pour l'espérance. Un nouveau Concile ?* 625,17

DÖRRIG R. • *Avant ou devant moi ? Le Concile* 628,13

DUCARROZ CL. • *Pour une Eglise conciliaire* 630,13

ROUET A. • *Vatican II. Un esprit intemporel* 633,9

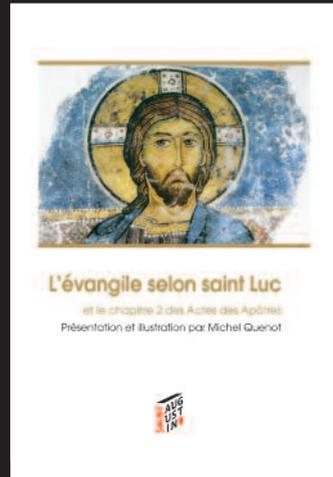
Editions Saint-Augustin



François-Xavier Amherdt

**Dieu
est une fête**

■ Fr. 32.–



Michel Quenot

**L'évangile
selon saint Luc
et le chapitre 2
des Actes des Apôtres**

■ Fr. 39.–



Jeff Roux

**Jésus
mon ami
mes emmerdes**

■ Fr. 27.–



*Nadene Canning
et Aurore Bui*

**La force
de l'équilibre**
Vie familiale,
vie professionnelle

■ Fr. 21.–